les compagnons de Damballah

Henri Vernes

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout junior
LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES COMPAGNONS DE DAMBALLAH



POCKET MARABOUT

Chapitre I

Déposant son sac au sommet de la petite éminence dominant la route qu'il venait de quitter, Bob Morane s'allongea à plat ventre sur l'herbe et, appuyé sur un coude, le menton au creux de la main, contempla le merveilleux paysage haïtien s'étendant devant lui. Paysage de montagnes sauvages se chevauchant comme les vagues d'une mer démontée et sur lesquelles le soleil couchant jetait des reflets de cuivre fondu. Par endroit, on apercevait la tache sanglante posée parmi le vert de la végétation par un bosquet de flamboyants ou de poinsettias en fleurs. En d'autres endroits, des zones déboisées et pelées s'étendaient comme des taches de lèpre.

Ce n'était pas la première fois que Bob Morane visitait l'accueillante et riante république d'Haïti, où il comptait de nombreux amis. Déjà, il y avait débarqué lors de plus ou moins longues escales et, chaque fois, il avait été de la même façon charmé par le caractère féerique de ce pays perdu en plein centre de la mer des Caraïbes et où, assez paradoxalement, régnait encore toute la vieille magie africaine importée jadis par les esclaves noirs venus des côtes de Guinée à bord des vaisseaux négriers ; magie faite de rites étranges, aux dieux à la fois barbares et touchants, à la musique envoûtante où les tam-tams étaient roi. Telle était la prédilection de Morane pour la petite république noire que, cette fois, jouissant d'un peu plus de temps, il avait décidé de visiter le pays dans ses moindres détails. Une chose le chagrinait un peu, c'était que, un an plus tôt, une junte militaire commandée par un certain général David Prospero, avait pris le pouvoir pour, piétinant les institutions démocratiques chères au peuple haïtien, instituer une véritable dictature qui faisait prévaloir l'unique volonté de Prospero. Morane n'aimait pas les dictateurs, surtout ceux qui, comme ledit Prospero, ne se maintiennent au pouvoir que par la terreur. Mais il savait cependant que, en sa qualité d'étranger, il ne risquait pas d'encourir de sévices.

À peine débarqué à Port-au-Prince, il s'était aussitôt dirigé à pied vers le nord, dans le but d'atteindre, par petites étapes et en suivant des chemins peu fréquentés, la vieille cité du Cap Haïtien, d'où il comptait gagner ensuite l'île de la Tortue, ancien repaire des flibustiers français.

En cette fin d'après-midi, la proximité d'une rivière aux eaux claires et poissonneuses qui, non loin de la route, formait un petit lac, avait incité le voyageur à s'arrêter plus tôt que de coutume afin d'établir son camp pour la nuit. Se méfiant des pluies torrentielles qui, sous les tropiques, peuvent changer en quelques minutes un bas-fond en étang, Bob s'était hissé sur ce petit tertre où il se trouvait à présent étendu, face aux montagnes désertes, sous un ciel d'un bleu de cobalt strié d'or.

Se redressant, Morane descendit lentement vers le petit lac et tirant son couteau, choisit une fine branche d'arbre, longue d'un mètre cinquante environ et bien droite, qu'il coupa et appointa avec soin. Quand il eut terminé, il se déshabilla et emportant la baguette qu'il venait de tailler, se laissa glisser silencieusement à l'eau pour, nageant la brasse, gagner un rocher situé au milieu du lac et sur lequel il se hissa et demeura accroupi, les pieds baignant dans l'onde. Bob avait vécu longtemps parmi les Indiens sauvages d'Amérique du Sud, qui l'avaient initié au secret de la pêche au harpon et, un quart d'heure plus tard, son bâton pointu avait embroché trois poissons ressemblant à des truites et qui, aussitôt achevés, allaient constituer un délectable repas du soir.

Regagnant le sommet du tertre, Morane entreprit alors d'installer son bivouac. Un petit feu fut allumé entre quelques pierres et les truites mises à cuire sur ce foyer improvisé. Quand elles furent à point, le voyageur n'eut plus qu'à se restaurer, ajoutant aux poissons un morceau de pain tiré de son sac et quelques fruits achetés dans la journée à des paysans, le tout arrosé de l'eau claire de la rivière.

Ce repas frugal mais sain terminé, Bob gonfla son matelas pneumatique et s'y étendit sur son sac de couchage, regardant l'énorme boule de feu du soleil descendre rapidement au-dessus des montagnes dont les sommets semblaient maintenant éclaboussés de sang. Quand l'astre du jour eut complètement

disparu et que les ombres de la nuit eussent commencé à envahir le ciel, Morane se retourna sur le dos et, demeurant allongé tout habillé sur le sac de couchage, regarda les étoiles s'allumer une à une au-dessus de sa tête, nommant chaque constellation au fur et à mesure qu'elle apparaissait et inspectant le large visage d'argent de la pleine lune dont la lumière crue et blafarde baignait maintenant toutes choses.

***

Morane n'aurait pu dire depuis combien de temps il se trouvait ainsi face à la nuit nouvellement tombée, quand un bruit s'imposa dans le silence nocturne. C'était un ronronnement continu qui allait sans cesse en se rapprochant.

« Une voiture automobile », pensa Bob.

Se retournant sur le ventre, il regarda en direction de la route et vit la voiture qui, ses phares allumés, se rapprochait rapidement. Elle passa sous lui et il put se rendre compte qu'il s'agissait d'une puissante machine américaine. Elle allait atteindre le premier tournant de la route quand elle ralentit et s'arrêta doucement. Un homme de haute taille mais mince en descendit, souleva le capot et, s'éclairant à l'aide d'une torche électrique, regarda en dessous et se mit à fourrager dans le moteur. Ses recherches durent être infructueuses, car au bout d'un moment, quand il pénétra à nouveau à l'intérieur du véhicule pour tenter de le mettre en marche, seul le démarreur vrombit, mais le moteur refusa de tourner. Alors, le conducteur reprit ses recherches qui durent être à nouveau infructueuses, car il finit par se redresser au bout de cinq à six minutes, et un mouvement de découragement, presque de colère, lui échappa.

— M'a pas l'air très calé en mécanique, murmura Morane.

Il se leva, descendit le long de la pente le séparant de la route et marcha vers la voiture. Le bruit de ses pas fit se retourner soudain le conducteur, qui braqua sa lampe dans la direction du nouveau venu en demandant d'une voix où perçait une pointe d'angoisse :

— Qu'est-ce que c'est ?… Qui est là ?…

Bob mit la main en visière devant ses yeux pour protéger ceux-ci contre la morsure de la lumière.

— Là, dit-il, n'ayez pas peur. Je ne vous veux pas de mal mais seulement vous aider…

Le conducteur de la voiture dut être satisfait de son inspection car la lampe s'abaissa et, à la lueur de la lune, Morane se rendit compte être en présence d'un jeune mulâtre vêtu avec élégance et qui, assurément, n'avait pas encore atteint sa majorité. Un Haïtien au teint relativement clair et dont la mise et l'aisance indiquaient une situation sociale privilégiée.

— Si je ne m'abuse, dit encore Morane, vous avez des ennuis avec votre moulin…

Le Haïtien eut un geste vague.

— Je n'y comprends rien, dit-il avec cet accent un peu chantant des Antillais. Cette voiture est parfaitement entretenue, et voilà qu'elle me lâche ainsi en pleine nuit et en pleine campagne, là où il n'y a pas la moindre maison à plusieurs kilomètres à la ronde. Mais laissez-moi me présenter. Je m'appelle Gérard Napoléon…

Morane ne broncha pas à l'énoncé de ce nom pour le moins étrange. Il connaissait bien Haïti et n'ignorait pas que, jadis, les esclaves, après avoir secoué le joug de leurs maîtres français, avaient souvent pris les noms des grands hommes de l'Histoire. Un tel s'était appelé Jules César, un autre Auguste Alexandre, un autre encore Hannibal. À cette époque, toute une noblesse de fantaisie était même née. Il y avait eu le marquis de Trou-Bonbon, le duc de Marmelade, des comtes et des comtesses de Limonade, de Mirebalais, d'Ouananynthe ou de Hyacinthe du Borgne.

Sans s'étonner donc du nom de son interlocuteur, nom qui datait assurément du début du XIXᵉ siècle, Morane s'inclina et, tendant la main au jeune homme, se présenta à son tour.

— Je m'appelle Robert Morane et je visite Haïti en touriste. En outre, je m'y connais en moteurs et, si je puis vous dépanner, je le ferais avec plaisir…

Gérard Napoléon – puisqu'il se nommait ainsi – tendait à Morane la torche électrique en disant :

— Je suis ravi d'accepter votre aide, monsieur Morane. Contrairement à vous, j'ignore tout de la mécanique et j'ai bien peur d'être immobilisé ici pour longtemps.

En parlant, le jeune homme tendait la torche électrique à Morane qui s'en saisit pour, s'approchant de la voiture, se pencher sur le moteur. Au bout de quelques minutes de recherches, il eut découvert ce qui clochait.

— Un fil dénudé et qui fait court-circuit, tout simplement, dit-il en se redressant. Un peu de toile isolante, et cela sera remis en état en un tournemain. Une chose que je dois vous signaler, c'est que ce fil semble avoir été dénudé intentionnellement. Connaissez-vous quelqu'un qui aurait pu vous jouer ce mauvais tour ?

Le jeune mulâtre sursauta.

— Sans doute mon chauffeur, qui vient de m'abandonner sans crier gare, expliqua-t-il. C'est un être vindicatif, capable de toutes les scélératesses…

Il s'interrompit un instant, puis dit encore :

— Nous trouverons de la toile isolante dans la trousse à outils qui est enfermée dans le coffre…

Il en fut comme il l'avait dit, et il semblait que Gérard Napoléon ne trouvait pas utile d'attacher plus d'importance à l'incident quand Morane qui, penché sur le moteur, effectuait la réparation, l'entendit murmurer entre ses dents, en patois créole, que le Français comprenait un peu :

— Le fou ! Oser s'attaquer ainsi ouvertement aux Compagnons de Damballah ! Il risque de payer cher sa traîtrise…

Bob fit mine de ne pas avoir entendu. Il savait que Damballah était le fameux dieu-couleuvre du Vaudou. Mais qui étaient ces Compagnons de Damballah ? Peut-être s'agissait-il de quelque société secrète comme il en existerait plusieurs en Haïti – les Vinbrindingues, les Zobops, les Macandas – et dont on ne parle qu'avec un respect mélangé de frayeur.

La réparation terminée, Morane se redressa, quand une voix venant de la voiture interrogea :

— Pourrons-nous repartir, Gérard ?

La question était posée par un troisième personnage qui, durant tout ce temps, était demeuré dans l'ombre, sur les coussins arrière de l'auto, et que Morane n'avait pas remarqué tout d'abord.

— Je le crois, cousin, répondit l'interpellé. Avant de nous quitter dans les circonstances que vous savez, ce mauvais sujet de Julius a pris le temps de saboter notre moteur. Heureusement, ce sympathique gentleman s'est trouvé à point nommé pour nous aider…

— J'ai terminé, dit Morane. Je crois que vous pouvez essayer de faire tourner le moulin à présent…

— Avant, fit Gérard Napoléon, laissez-moi vous présenter le cousin de mon père, le colonel Mauricius. Veuillez l'excuser de ne pas mettre pied à terre, mais il a les jambes paralysées…

Une main épaisse et molle sortit par la fenêtre à la vitre baissée de la portière arrière. Morane la serra tandis que la voix de tout à l'heure disait :

— Merci d'être venu à notre secours, monsieur. Gérard n'a jamais, entre autres choses, été très doué pour la mécanique…

La voix n'était guère sympathique à Morane et le « entre autres choses » ne fut pas pour corriger cette impression. Il tenta de percer les ténèbres de la voiture, mais tout ce qu'il aperçut fut une paire de lunettes cerclées d'or qui semblaient suspendues dans l'ombre.

Napoléon s'était installé au volant et avait actionné le démarreur. Aussitôt le moteur se mit à tourner régulièrement.

— Merci encore de votre aide, dit le jeune homme à l'adresse du Français. Sans vous, nous restions en carafe toute la nuit sur cette route, car il ne passe pas beaucoup de voitures dans les parages.

— Bah ! fit Morane, il est inutile de parler de cela. Un petit bout de toile isolante et le tour était joué…

— N'empêche qu'il fallait être capable de découvrir la panne. Mais j'y pense, vous vous rendiez au Cap Haïtien sans doute ?

Bob Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Je me rends en effet au Cap Haïtien à pied, venant de Port-au-Prince par des chemins détournés afin d'admirer à mon aise ce merveilleux pays. Je m'apprêtais à dormir à la belle étoile quand cette panne vous a immobilisé…

— J'habite moi-même une vaste propriété située à proximité du Cap, expliqua le jeune homme. Pourquoi ne profiteriez-vous pas de ma voiture ? Vous nous avez dépannés avec tant de grâce…

Bob hésita puis, finalement, il se laissa tenter.

— J'accepte votre offre, dit-il. Je comptais dormir en plein air, mais ce n'est pas la première fois que cela m'arrive, et ce ne sera pas la dernière…

Il alla réunir son maigre bagage et enferma son sac dans la malle arrière de la voiture. Ensuite, il grimpa à côté de Gérard Napoléon et l'auto démarra. Elle roulait depuis dix minutes à peine quand le chauffeur donna des signes évidents de lassitude. Parfois, sa tête se penchait de côté, et il devait visiblement faire effort pour demeurer éveillé.

— Vous me semblez fatigué, dit Morane. Si vous vous endormiez, nous risquerions d'aller voir, bien malgré nous, ce qui se passe au fond du ravin. Rien n'est plus traître que ces routes en lacets…

Le conducteur sourit.

— Vous avez raison, reconnut-il. Je tombe de fatigue, car je roule sans m'arrêter depuis Port-au-Prince. Vous me rendriez service en prenant le volant.

— J'allais justement vous le proposer, fit Morane. Personnellement, je suis aussi éveillé que si je venais d'avaler cinquante litres de café fort d'une seule lampée. En outre, j'aime conduire…

Gérard Napoléon arrêta le véhicule et les deux hommes changèrent de place. Une minute plus tard, pilotée par Morane, l'auto filait à nouveau le long de la route sinueuse qui, sous la clarté

de la lune, brillait tel un gigantesque serpent d’argent tentant d’enserrer les montagnes entre ses anneaux capricieux.

Chapitre II

Morane au volant, la voiture filait maintenant à belle allure le long de la route en lacets. À chaque tournant, les pinceaux lumineux de ses phares balayaient la campagne et, parfois, le rouge d'un bouquet de poinsettias, brusquement révélé, éclatait à la façon d'une grenade. À côté de Bob, Gérard Napoléon sommeillait enfoncé dans l'encoignure de la portière et, derrière, l'homme aux lunettes cerclées d'or ne donnait nul signe de vie.

Quand Morane y réfléchissait bien, sa rencontre avec ses deux compagnons du moment ne laissait pas de lui paraître étrange. Il y avait non seulement cette panne provoquée par un chauffeur vindicatif, mais Bob se demandait en outre pourquoi, si Gérard Napoléon se rendait de Port-au-Prince au Cap Haïtien, il n'avait pas suivi la route directe au lieu d'emprunter cette voie secondaire qui serpentait capricieusement à travers tout le nord du pays et reliait des villages isolés, habités presque uniquement par des paysans pauvres et superstitieux ? Haussant les épaules, Bob tenta de penser à autre chose. Après tout, les affaires de Gérard Napoléon et du colonel Mauricius ne le regardaient pas et, si ceux-ci avaient envie de prendre le chemin des écoliers, quels que soient leurs buts, lui-même n'avait pas à s'en préoccuper.

Soudain, après un coude, la route fila toute droite sur un assez long parcours. La lune brillait claire, comme il l'a déjà été dit, et le ruban de ladite route se détachait nettement avec, à droite, le flanc sombre de la montagne et, à gauche, les profondeurs du ravin à demi comblé par la végétation tropicale. Au milieu de la ligne droite, des hommes étaient en train d'élever, à l'aide de pierres, une barricade destinée à couper le chemin. Cette barricade, haute d'un mètre environ, partait du flanc de la montagne pour gagner le ravin. De ce côté cependant un espace demeurait encore libre, juste assez large pour laisser passer une voiture roulant à très faible allure.

« Eh ! Que se passe-t-il ? pensa Morane. On se croirait au 27 août 1688[1], bien que, dans ce cas, cette voiture automobile soit un flagrant anachronisme… »

Il avait légèrement ralenti et, tenant le volant de la main gauche, de l'autre, il se mit à secouer son voisin. Gérard Napoléon ouvrit les yeux pour interroger aussitôt :

— Qu'y a-t-il ?

Morane lui désigna la barricade.

— On dirait que des mauvais plaisants veulent nous empêcher de passer…

Le jeune mulâtre avait vu. Il sursauta et murmura entre ses dents, en patois créole :

— Le maudit !… Je ne savais pas qu'il irait jusque-là. Décidément, il en veut à ma peau et il semble bien décidé à me mettre hors de la course…

Sans tenter de comprendre le sens de ces paroles, Morane demanda :

— Que faisons-nous ?

— Arrêtez la voiture, répondit le Haïtien. De toute façon, puisque nous ne pouvons passer, tout ce qui nous reste à faire c'est rebrousser chemin…

— Bien sûr, fit Morane, et pendant que nous effectuerons la manœuvre, ces hommes là-bas, dont plusieurs me paraissent armés de fusils, nous tireront dessus. Non, je préfère essayer de forcer le passage…

— Forcer le passage ? Vous êtes fou ?…

Mais déjà Bob n'écoutait plus. Dirigeant l'auto vers le côté gauche de la route, il la lança en direction de l'espace demeuré libre, entre la barricade et le ravin. Quand il y parvint, il freina pour s'engager dans la brèche et, aussitôt après, accéléra. Le flanc droit du véhicule racla la pierre et sa roue arrière gauche patina dans le ravin. Pendant un instant, on crut que la voiture allait basculer dans le ravin, mais il n'en fut rien. Sous l'action de l'accélérateur, elle

parut se cabrer et, dans un violent crissement de pneus, bondit en avant. Derrière elle, des cris de rage se firent entendre et quelques coups de feu claquèrent, mais déjà l'auto, lancée maintenant à fond, était loin, et les balles se perdirent. Le premier tournant franchi, Morane se détendit et se mit à rire doucement.

— Heureusement que ces sacripants n'avaient pas achevé leur barricade, dit-il. Sinon, le temps de faire virer l'auto et ils nous canardaient à leur aise. Bien sûr, il nous restait une possibilité de nous en tirer, mais peut-être l'un de nous aurait-il reçu du plomb dans l'aile. Enfin, nous sommes hors de danger maintenant, et cela seul importe…

Il y eut un long moment de silence puis Bob enchaîna, toujours à l'adresse de Gérard Napoléon.

— Pas à dire, mon cher monsieur, mais voyager avec vous n'est pas une sinécure. Je passe sur cette panne provoquée, car cela tenait seulement à un petit bout de toile isolante. Pour ce qu'il en est de cette agression dont nous avons failli être victimes, il en va tout autrement. Si je n'étais pas né avec un volant entre les mains, nous avions toutes les chances d'y rester…

Le jeune mulâtre ne répondit pas tout de suite. Il regardait droit devant lui, sans rien voir eut-on dit, et un tremblement nerveux agitait ses mâchoires. Finalement, il se tourna vers Morane et dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme :

— Vous savez, monsieur Morane, les Antilles, cela fait un peu partie de l'Amérique Centrale, c'est-à-dire d'un monde qui peut vous paraître étrange, à vous Européen. Ici, les rivalités se soldent souvent de façon violente…

Le jeune homme se tut à nouveau et, visiblement, il ne semblait pas disposé à fournir d'autres explications. Bob n'insista pas. Napoléon possédait sans doute ses petits secrets, et c'était là son droit le plus strict.

Durant une demi-heure, on roula encore sans qu'aucune nouvelle parole n'eut été échangée. Depuis que Morane était monté à bord de la voiture, le colonel Mauricius n'avait pas prononcé un seul mot, même pour manifester son émoi lors du dramatique

franchissement de la barricade, et Bob se demandait s'il n'était pas mort ou pour le moins évanoui. Cependant, comme Gérard Napoléon ne paraissait pas se préoccuper davantage de son parent, Morane jugea inutile de s'en inquiéter lui-même. Sans doute ce mutisme têtu était-il dans les habitudes du colonel.

— Dans une demi-heure, fit Gérard Napoléon, nous atteindrons ma propriété. Naturellement, vous serez mon hôte et demain matin, si vous le désirez, je vous ferai conduire au Cap Haïtien.

À ce moment l'auto fit une légère embardée, glissa légèrement de gauche à droite, comme si elle eut roulé sur un sol gelé, puis, Morane ayant doucement pesé sur les freins, elle s'immobilisa.

Mettant pied à terre, Bob se rendit compte aussitôt qu'un des pneus arrière était à plat. C'est alors que de petits objets brillants parsemant la route attirèrent son attention. Il se baissa et s'aperçut qu'il s'agissait de clous tout neufs, qui semblaient avoir été semés intentionnellement. Deux clous identiques furent trouvés dans le pneu maintenant dégonflé. Gérard Napoléon avait lui aussi mis pied à terre et fait les mêmes constatations que le Français. Cependant, il ne jugea pas utile de commenter l'événement et Morane, bien que de plus en plus intrigué, se contenta de dire :

— Je vais faire avancer la voiture en dehors de cette zone semée de clous. Ensuite, il ne nous restera plus qu'à changer la roue…

Il fut fait ainsi. Cependant, quand Morane alla ouvrir le coffre pour y prendre la roue de rechange, il s'aperçut que celle-ci brillait par son absence.

***

Quand, à son tour, Gérard Napoléon s'était rendu compte que la roue de secours manquait, un geste de colère lui avait échappé.

— Toujours ce chenapan de Julius, maugréa-t-il en français. Quand nous avons quitté le Cap Haïtien, la roue de rechange se trouvait à sa place, j'en suis persuadé. Avant de m'abandonner à

Port-au-Prince, Julius l'aura sans doute subtilisée, à la fois pour tenter de la revendre et empocher le bénéfice, et aussi pour me jouer un mauvais tour… Tout ce qui nous reste à faire maintenant, c'est réparer les crevaisons…

Mais, ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent pas davantage le matériel nécessaire aux réparations, comme si ledit Julius avait, en même temps que la roue de rechange, subtilisé la trousse contenant colle et pièces de caoutchouc.

— Décidément, fit Morane, la guigne s'en mêle, et il est écrit que je devrai passer cette nuit à la belle étoile…

Le jeune mulâtre désigna une lumière qui brillait à peu de distance, non loin du bord de la route.

— Des amis à moi ont là leur maison de campagne, expliqua-t-il. Nous y trouverons du secours et, peut-être la roue dont nous avons besoin. Si vous voulez m'accompagner…

Morane acquiesça et, après que Gérard Napoléon eut parlementé avec le colonel Mauricius pour engager ce dernier à la patience, tous deux se dirigèrent vers la lumière. Tout en marchant, Bob s'étonna de la nervosité que montrait son compagnon. Celui-ci regardait sans cesse autour de lui, comme s'il s'attendait à chaque instant à être assailli, et il tenait continuellement la main droite enfoncée dans la poche de sa veste. Si cette main avait serré une arme quelconque, Morane n'en aurait pas été autrement surpris.

Les deux hommes atteignirent néanmoins sans encombre la maison où brillaient les lumières. C'était une grande villa de style pseudo espagnol et au perron garni de hauts vases de terre vernie. Gérard Napoléon actionna un heurtoir de bronze et, quelques secondes plus tard, un pas retentit à l'intérieur de la maison puis une voix demanda à travers la porte :

— Qui est là ?

— C'est moi, Gérard Napoléon, répondit le jeune mulâtre. Nous avons eu une panne de voiture, tout près d'ici, et je viens vous demander aide…

La porte s'ouvrit presque aussitôt sur un personnage de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années et dont les cheveux, d'un blanc laiteux, tranchaient sur sa face couleur de pain brûlé. L'homme, qui portait une robe de chambre d'intérieur en soie mauve, tenait un fusil de chasse à la main.

— Entrez donc, Gérard, dit-il d'une voix amène. Vous êtes le bienvenu, et aussi votre compagnon…

Comme Morane avait le regard fixé sur le fusil de chasse, le géant aux cheveux blancs eut un petit sourire embarrassé.

— Excusez mon arsenal, déclara-t-il, mais notre maison est un peu isolée et on ne peut jamais connaître les intentions des gens qui errent la nuit sur nos routes…

Morane et Gérard Napoléon avaient pénétré dans un large couloir et la porte s'était refermée derrière eux. Le jeune mulâtre fit alors les présentations et Bob sut que l'homme aux cheveux blancs se nommait Yacinthe de Saint-Germain et que c'était un gros commerçant du Cap Haïtien, ami depuis longtemps de la famille Napoléon.

Saint-Germain introduisit ses deux visiteurs dans un vaste salon aux meubles confortables et cossus, et Gérard exposa aussitôt les motifs de cette visite forcée. Hélas, les voyageurs jouaient de malchance car, le soir même, le fils de monsieur de Saint-Germain avait gagné le Cap en voiture et ne devait rentrer que le lendemain matin. Il était donc impossible d'emprunter une roue de rechange, ni d'obtenir le matériel nécessaire aux réparations. Les trois passagers de l'auto en panne devaient donc se résoudre à être pour la nuit les hôtes de Saint-Germain. Aidé par ce dernier, Morane et Gérard Napoléon allèrent chercher le colonel Mauricius, que son infirmité empêchait de se déplacer par ses propres moyens et qu'il fallut porter. Et, une demi-heure plus tard, les quatre hommes se trouvaient réunis autour d'une table bien garnie de victuailles succulentes et de vins fins.

Au cours du dîner une gêne subsista, Gérard Napoléon et son hôte se contentant d'échanger des paroles banales. Quant au colonel Mauricius – un gros homme au visage renfrogné et aux yeux

fuyants derrière les lunettes cerclées d'or, – il mangeait et buvait en goinfre, répondant seulement par de brefs grognements aux questions qu'on lui posait. Visiblement, les trois Haïtiens auraient aimé converser à leur aise, hors de la présence de Morane. À l'issue du repas, au moment de se préparer au sommeil, on se rappela que la villa ne comprenait qu'une seule chambre d'ami, qui devait être occupée par le colonel Mauricius. Pour Morane et Gérard Napoléon, restait seul le grand divan du salon, trop étroit pour recevoir deux hommes.

— Monsieur Napoléon l'occupera, dit Morane. J'ai l'habitude de dormir en plein air, sous les étoiles, dans la nuit silencieuse. Celle-ci est particulièrement belle et j'aimerais en jouir un peu, roulé dans mon sac de couchage sur mon matelas pneumatique. Je m'y trouverai cent fois mieux que sur ce divan et même dans un lit.

— Je vous comprends, dit Saint-Germain. Une nuit à la belle étoile nous rapproche de nos origines. L'homme n'est pas fait pour avoir un toit au-dessus de la tête et j'aimerais avoir encore votre âge pour pouvoir jouir un peu de la vie en plein air…

Morane trouva que leur hôte exagérait un peu. Il n'était âgé que de cinquante ans et paraissait bâti à chaux et à sable. C'était un athlète dans toute la force de l'âge et ses cheveux blancs ne changeaient rien à la chose. Néanmoins, Bob possédait un esprit assez fin pour deviner que les trois Haïtiens désiraient demeurer seuls dans la maison, afin de parler de choses qui, sans doute, ne regardaient pas un étranger.

Après avoir souhaité une nuit paisible à ses deux compagnons de voyage et à Saint-Germain, Morane sortit donc de la maison, gagna la voiture où il récupéra son bagage et, grimpant à flanc de colline, choisit un endroit bien plat où étendre matelas et sac de couchage, à une vingtaine de mètres au-dessus de la route. Quand il fut installé, il se glissa dans le sac et jeta un regard autour de lui. La nuit était silencieuse et claire et Bob, après la soirée mouvementée qu'il venait de vivre, n'eut aucune peine à trouver un sommeil paisible.

Chapitre III

La vie d'aventures avait conféré à Bob Morane une sorte de sixième sens qui, même pendant son sommeil, lui permettait souvent d'avoir notion du danger. Cette nuit-là – il y avait peut-être une heure à peine qu'il dormait, – il fut réveillé par la sensation de présences humaines. Il ouvrit les yeux et regarda sous lui, pour apercevoir seulement la route déserte, éclairée à giorno par le fanal de la lune. Un silence total régnait. Seul, de temps en temps, très loin dans la campagne, on percevait l'aboiement de quelque chien solitaire. Pourtant, Morane continuait à avoir la sensation de présences humaines dans les parages de la villa. Bientôt, il eut la certitude de ne pas se tromper car, de l'autre côté de la route, un bruit léger de branchages remués lui parvint. Tendant la main, Bob attira à lui son sac de voyage et y fouillant silencieusement, en tira un pistolet automatique dans sa gaine et une petite trousse contenant plusieurs chargeurs de rechange. Fourrant la trousse dans une des poches de ses blue-jeans, il se glissa toujours silencieusement hors de son sac de couchage et, l'arme au poing, alla se réfugier derrière un bouquet de cactus où, tout en continuant à surveiller la route, il attendit la suite des événements.

Sa patience ne devait pas être mise à bien longue épreuve. Au bout de quelques secondes, les broussailles bougèrent de l'autre côté de la route et plusieurs hommes apparurent. Au nombre d'une dizaine, ils étaient armés de fusils et tous s'avancèrent, à demi courbés, en direction de la villa. Il s'agissait d'êtres assez mal vêtus, des mulâtres pour la plupart, d'après ce que Morane pouvait en juger, et qui donnaient plus l'impression de bandits que d'honnêtes gens. De toute façon, il ne pouvait s'agir là de policiers.

« Ou je me trompe fort, pensa Bob, ou il doit s'agir des hommes qui nous ont tendu ce piège, tout à l'heure sur la route… »

Le groupe se tenait maintenant en dessous de Morane, c'est-à-dire à peu de distance de la maison elle-même. Le Français s'était

allongé sur le ventre et, entre les raquettes de l'épais bosquet de cactus derrière lequel il se trouvait embusqué, il pouvait à son aise et sans risquer d'être aperçu, surveiller leurs agissements. Les nouveaux venus s'étaient arrêtés au pied d'un poteau téléphonique dressé au bord de la route, et l'un d'eux s'était mis en devoir d'y grimper. Bob comprit aussitôt l'intention de l'homme : couper les fils et priver ainsi la villa de tout contact avec l'extérieur. Mû par une sorte de réflexe, il braqua son revolver, visa soigneusement et tira. La balle alla frapper le poteau à une vingtaine de centimètres à peine au-dessus de la tête du grimpeur, qui s'immobilisa.

— N'essayez pas d'atteindre ces fils, cria Bob, sinon je vous abats…

Desserrant son étreinte, l'homme se laissa glisser le long du poteau jusqu'au sol.

Sans laisser le temps aux inconnus de se ressaisir, Morane cria encore :

— Jetez tous vos armes !

Les autres hésitèrent et se tournèrent lentement du côté d'où venait la voix. Bob vit le moment où ils allaient faire mine de tirer dans sa direction et où, pour se défendre, il devrait alors lui-même ouvrir le feu.

— Jetez tous vos armes, cria-t-il encore d'une voix plus menaçante, ou je vous abats l'un après l'autre…

Il y eut une nouvelle hésitation dans les rangs adverses. C'est alors qu'une des fenêtres de la villa s'ouvrit et qu'une voix profonde, celle de Saint-Germain, retentit :

— Jetez vos armes, vous entendez, bande de sacripants, ou je vous change en passoire tous autant que vous êtes…

Presque en même temps, le fusil de chasse tonna, éparpillant son plomb en une gerbe cinglante. Plusieurs des assaillants poussèrent de petits cris de douleur, indiquant ainsi qu'ils avaient été touchés. Tous jetèrent alors leurs armes et, sans insister, tournèrent les talons, traversèrent la route et disparurent parmi la végétation, salués par une nouvelle déflagration du fusil de chasse.

Silencieusement, Morane se mit à rire.

— Bande de clampins, murmura-t-il à sa seule intention. Cela arrive armé jusqu'aux dents et, au premier bruit de pétoire, plus personne. Envolés comme des moineaux !

Sans cesser de surveiller la route, Bob quitta l'abri des cactus et se mit à descendre précautionneusement en direction de la villa. Cependant, les agresseurs inconnus ne donnèrent plus signe de vie.

***

Maintenant, Morane, Gérard Napoléon et Saint-Germain se retrouvaient réunis dans le salon de la villa. Le colonel Mauricius, retenu par son infirmité, était demeuré dans sa chambre et, lorsqu'on lui avait offert de le mener au rez-de-chaussée, il avait opposé à cette offre un refus bourru et mécontent.

En dépit de la situation fausse dans laquelle les derniers événements de la nuit les mettaient vis-à-vis de Morane, Napoléon et Saint-Germain n'avaient pu faire sans remercier le Français de son intervention.

— Sans vous, avait reconnu Saint-Germain, ces sacripants nous prenaient par surprise. S'ils avaient réussi à s'introduire dans la villa, sans doute notre sort n'aurait-il pas été enviable…

Bob voulut protester.

— Comme si j'avais commis une action d'éclat, dit-il. Tout ce que j'ai fait, c'est me réveiller au bon moment et tirer un coup de revolver. Pour le reste, monsieur de Saint-Germain, c'est votre pétoire qui a décidé de tout. Rien de tel qu'une bonne charge de chevrotine pour faire réfléchir les plus audacieux, et Dieu sait si nos agresseurs de ce soir tenaient davantage du lapin que du lion !…

— Ne minimisez pas votre rôle dans tout ceci, intervint Gérard Napoléon. Déjà, plusieurs fois au cours de cette nuit, vous nous avez tirés d'affaire, tout à l'heure sur la route et à présent, et cela sans qu'on vous eût rien demandé. Au contraire, notre rôle à nous a dû vous paraître louche et vous avez néanmoins eu le tact de ne pas

poser la moindre question, alors que vous eussiez été en droit de le faire…

Morane eut un petit sourire narquois.

— Je ne sais si vous me connaissez de réputation, messieurs, mais la foudre s'abat partout où je passe. Je suis un homme marqué, voyez-vous, et cela depuis ce jour où, au début de la guerre, je me suis lancé dans l'aventure pour combattre, en plein ciel, les ennemis de mon pays. Depuis, cela n'a plus cessé. Le commandant Morane s'est continuellement trouvé sur la brèche. J'en ai vu de toutes les couleurs, et les événements de cette nuit ne m'ont paru que pâles divertissements…

— N'empêche, dit encore Gérard Napoléon, que nos ennemis ne sont pas des plaisantins et que cela aurait pu mal finir. Voilà pourquoi, puisque vous avez risqué votre vie avec nous, nous vous devons logiquement quelques explications…

D'un geste de la main, Bob interrompit son interlocuteur.

— Vous ne me devez rien du tout, fit-il. J'ai deviné depuis longtemps que vous aviez un secret, et un secret demande à être partagé par le moins de gens possible. J'ai l'habitude de juger les hommes et, bien que ne vous connaissant que depuis très peu de temps, je sais que vous êtes honnête et droit. Bientôt nous nous quitterons et, plus jamais sans doute, nous n'entendrons parler les uns des autres. Mieux vaut donc que vous gardiez votre secret. Nos chemins se sont croisés. J'ai eu la chance de pouvoir vous aider de mon mieux. Tout est donc bien ainsi…

— Ce sera comme vous le désirez, commandant Morane, dit Gérard Napoléon en haussant la tête. C'est un grand honneur pour nous de vous avoir rencontré, et si vous aviez été citoyen de notre cher pays, nous aurions aimé vous compter parmi les nôtres.

Morane sourit à nouveau, mais doucement cette fois, presque tendrement.

— Ne suis-je pas des vôtres ? dit-il. Puisque nous appartenons tous à la grande nation des hommes…

Il y eut un silence entre les trois interlocuteurs, comme si ceux-ci savouraient la dernière phrase du Français, puis de Saint-Germain consulta sa montre.

— Deux heures de la nuit, constata-t-il. Il serait temps de dormir pour de bon maintenant. Demain matin, mon fils sera de retour et vous pourrez alors prendre la route une fois les réparations effectuées à votre voiture. Pour le moment, il est temps de dormir. Nous avons tous besoin de repos.

Se tournant vers Morane, le colosse aux cheveux blancs dit encore :

— Je ne crois pas que nos agresseurs de cette nuit reviennent à la charge, mais je pense cependant, commandant Morane, qu'il serait imprudent que vous dormiez dehors. Je propose donc que vous étendiez votre matelas pneumatique ici, dans le salon. Quand nous nous serons assurés que portes et fenêtres sont bien closes et barricadées, vous jouirez, tout comme nous, d'une sécurité relative…

Jugeant sensées les paroles de son hôte, Morane n'insista pas. Il comptait camper à la belle étoile, mais les circonstances voulaient qu'il le fît sous un toit, tout comme cela se passait jadis quand, âgé de huit ou dix ans, il jouait à la grande aventure dans le salon familial.

***

Tout devait se passer comme l'avait prédit monsieur de Saint-Germain. Le reste de la nuit avait été calme et, au matin, après le retour du fils de leur hôte – un sympathique jeune homme de l'âge de Gérard – Bob Morane, Napoléon et le colonel Mauricius avaient pu reprendre la route.

Cette fois, c'était le jeune mulâtre qui tenait le volant. Au grand jour, dans la lumière violente du soleil, tout paraissait changé, et les émotions de la nuit précédente semblaient oubliées. Sur la droite, au sommet d'un haut piton, une construction massive, sorte de burg

monstrueux, aux formes élémentaires, se détacha sur l'étendue brillante du ciel. Gérard Napoléon désigna l'édifice.

— La forteresse du roi Christophe, dit-il. L'avez-vous déjà visitée, commandant Morane ?

Bob avait secoué la tête.

— Ce n'est pas la première fois que je viens en Haïti, répondit-il, mais jamais je n'ai eu l'occasion de monter jusqu'à cette célèbre forteresse. Je compte bien ne pas y manquer cette fois…

Gérard Napoléon fixa longuement la route devant lui, comme s'il cherchait à y lire la réponse à une question qu'il se posait. Finalement, il sembla se décider.

— Pourquoi n'irions-nous pas visiter cette forteresse ensemble demain ? demanda-t-il. Mon horaire est très chargé, mais je puis vous consacrer quelques heures, à vous qui m'avez sauvé la vie par deux fois cette nuit, ainsi qu'au colonel Mauricius. En attendant, vous seriez mon hôte pour la journée à « Damballah »…

— Damballah ? interrogea Morane. C'est là le nom d'un esprit vaudou…

— C'est aussi celui de la propriété familiale. Vous y seriez donc mon hôte et, demain, nous irons ensemble jeter un coup d'œil à l'œuvre monumentale de ce bon vieux roi Henri Christophe…

Morane hocha doucement la tête.

— Vous venez d'affirmer que vous aviez un horaire très chargé. Je craindrais d'abuser…

— Mes amis n'abusent jamais, commandant Morane. Et je crois, jusqu'à nouvel ordre, pouvoir vous compter parmi mes amis…

Le « jusqu'à nouvel ordre » n'avait pas échappé à Bob, et il se demandait quel secret devait être celui de son compagnon de rencontre pour qu'il éprouvât tant de peine à se départir de sa méfiance. Gérard Napoléon continuait à parler cependant.

— C'est donc décidé, demain, nous irons visiter la forteresse ensemble. Mais voilà « Damballah » et, en même temps, la fin de notre voyage…

Une grande allée s'ouvrait devant la voiture. Bordée de hauts gommiers, elle menait à une importante maison aux allures de château et qu'entourait un grand parc bien entretenu et cerné lui-même par de vastes plantations montant à l'assaut des proches collines. Tel quel, « Damballah » semblait être un petit paradis sur terre, et son possesseur devait être un homme bien heureux. Alors, pourquoi Gérard Napoléon gardait-il, à moins de vingt ans, cette expression tendue, un peu comme si une menace pesait sur lui, ou comme si une lourde responsabilité l'écrasait ? Le jeune mulâtre devait porter un redoutable secret, trop pesant pour ses épaules et, malgré toute la discrétion dont il avait fait preuve jusqu'ici, Bob sentait la curiosité le gagner.

La voiture s'était engagée dans l'allée. Quand elle en déboucha, la maison s'offrit entièrement aux regards de Morane, toute blanche avec ses balcons ouvragés, ses fines colonnades. Une chose cependant frappa désagréablement le Français, c'était ce mirador de planches mal équarries, qui semblait avoir poussé de façon incongrue, un peu comme un mauvais champignon, au sommet du grand toit, et d'où l'on devait pouvoir embrasser tous les environs. Ce mirador dans la cabine duquel Bob crut distinguer un veilleur armé d'une carabine.

Chapitre IV

Pour, en partant de « Damballah », atteindre la célèbre forteresse du roi Christophe, il fallait tout d'abord gagner en auto le palais Sans-Souci, ancienne résidence de Christophe et pompeusement paré du titre de Versailles haïtien.

Quand Bob y parvint le lendemain, en compagnie de Gérard, il se rendit compte que le palais était bien un Versailles, mais en ruines, où des escaliers monumentaux miraculeusement préservés, s'élevaient comme des rêves de pierre. Des escaliers ne conduisant nulle part, vraiment comme dans les rêves. Constitués de briques plates seulement posées les unes sur les autres sans aucun ciment, ces escaliers présentent un véritable défi architectural.

— Comment ne se sont-ils pas écroulés ? expliqua le jeune mulâtre, qui s'était institué guide de son nouvel ami. Nul ne le sait. Comment, exposés à toutes les intempéries et à l'action destructrice des végétaux, peuvent-ils encore, après un siècle et demi, être gravis sans danger ? Mystère… Des techniciens américains seraient, dit-on, venus des États-Unis pour en étudier la construction, mais jamais ils ne purent découvrir un secret que le bâtisseur a sans doute emporté avec lui dans la tombe…

Malgré son état de délabrement, le palais était encore paré d'une grandiose beauté. Au milieu de la cour, un buste de femme se dressait représentant l'épouse de Christophe.

— Pendant longtemps, rapporta encore Gérard Napoléon, ce buste a gardé sa beauté intacte, jusqu'au jour où un marin américain, amateur sans doute de « curios », lui brisa le nez d'un coup de crosse de revolver, lui donnant ainsi le masque d'une lépreuse…

Sur le socle de la statue mutilée, Bob put encore relever quelques graffitis, noms de visiteurs, dates, tendant à prouver que, sous toutes les latitudes, l'homme tient à apposer sa griffe sur les

choses, peut-être pour laisser sa trace, se consoler de son éphémère présence…

Poursuivant leur exploration du palais, les deux hommes s'arrêtèrent un long moment dans une vaste salle sans plafond et dont deux murs seulement demeuraient debout.

— C'est dans cette salle, dit le jeune Haïtien, que Christophe, devenu impotent et se voyant abandonné de tous, se tira une balle de revolver – une balle d'argent, ou même d'or rapporte la légende – dans la tête, mettant ainsi fin au règne de celui qui, en mars 1811, s'était fait proclamer pompeusement roi d'Haïti sous le nom d'Henri 1er…

Et Gérard Napoléon raconta à Morane, l'histoire d'Henri Christophe qui, né à Grenade en 1767, avait été vendu comme esclave à Saint-Domingue – comme s'appelait alors Haïti – où, plus tard, il se racheta pour servir dans l'armée française qui, sous le commandement du comte d'Estaing, combattait pour l'indépendance américaine.

Rentré à Saint-Domingue au moment où Toussaint Louverture venait de lever l'étendard de la révolte qui devait dresser les esclaves africains contre leurs maîtres, Christophe prit une part active aux combats. Il s'y distingua si bien qu'il ne tarda pas à gravir rapidement tous les échelons de la hiérarchie militaire, jusqu'au grade de général. Plus tard, nommé commandant de la garnison du Cap par Toussaint Louverture, il fit sa soumission au général Leclerc venu à la tête de ses troupes pour rétablir l'esclavage. Cependant, à la suite de l'enlèvement de Toussaint Louverture par les Français, Christophe se révolta à nouveau, pour gagner bientôt le titre de général en chef des armées haïtiennes.

Quelques années passèrent et, après l'assassinat de Dessaline, en 1806, Christophe se dressa contre Pétion, élu président de la République, et le défit à plusieurs reprises sans cependant parvenir à le vaincre de façon définitive. Installé dans le nord de l'île alors que Pétion en tenait le sud, Christophe décida de se faire couronner roi, et c'est ainsi qu'en 1811 il commença son règne sous le nom d'Henri 1er.

Les Français n'avaient cependant pas renoncé à reconquérir leur riche colonie perdue. En 1814, devant la menace d'une invasion par les troupes de Louis XVIII, Christophe déclara que l'indépendance d'Haïti était légitime et qu'il se sentait résolu à la défendre jusqu'au bout. Considérant qu'il ne pourrait vaincre l'armée française en rase campagne, il fit alors bâtir la célèbre forteresse qui, de nos jours encore, porte son nom.

Plus tard, après plusieurs années d'un règne tyrannique mais au cours duquel, en même temps qu'à sa propre grandeur, il ne cessa jamais de songer à celle de son peuple, Henri 1er devait mettre fin à ses jours en apprenant la défection de ses plus fidèles sujets.

***

Du palais Sans-Souci, une seule voie permet d'accéder à la forteresse elle-même : un mauvais sentier de montagne qu'il faut gravir à pied ou à dos de mulet. Morane et Napoléon avaient tout naturellement choisi les mulets et, quand il avait fallu louer ces animaux, Bob avait pu se rendre compte de la popularité dont jouissait son compagnon auprès des paysans, popularité qui semblait monter jusqu'à la ferveur, puisque, à plusieurs reprises, des femmes allèrent même jusqu'à lui baiser les mains.

Les mulets avaient mené les deux voyageurs le long d'une montée fort raide, encombrée de rochers et bordée de végétations épineuses. Tout autour d'eux, le terrain se révélait volcanique et, sans cesse, ils pouvaient déceler l'affleurement des vieilles laves cachées par l'exubérance de la végétation tropicale : fougères arborescentes, gommiers, arbres à pain, balisiers, cactus cierges, nopals et poinsettias aux longs pétales sanglants. Les deux hommes avançaient, à demi couchés sur le col de leurs montures, dans une chaleur de fournaise. Parfois, la forêt disparaissait pour laisser place à des paysages chaotiques, faits de blocs amoncelés, de coulées de pierre-ponce grisâtre. De gigantesques quartiers de granit, pailletés de quartz et de mica, scintillaient au soleil comme des costumes de clowns.

Et, soudain – après environ une heure de chevauchée, – la montée se fit moins raide, mourut, et la forteresse se dressa devant les cavaliers. Sous le climat des tropiques, avec cette végétation luxuriante montant à l'assaut des murs, elle avait un petit aspect incongru qui enchanta Morane. Il se croyait transporté au Moyen Âge, au pied même du castel d'un baron sauvage et guerroyeur, vaguement enchanteur aussi, et il s'attendait à voir un groupe de chevaliers coiffés du heaume, lance en arrêt, venir à leur rencontre pour leur interdire l'entrée de la forteresse.

Cependant, l'illusion se dissipa vite. Jamais aucun château fort n'avait possédé cette imposante majesté. Vue du chemin, la forteresse, avec son énorme tour angulaire, faisait songer plutôt à l'étrave d'un prodigieux cuirassé. Face à la montagne et au ciel immense, elle se dressait tel un défi aux éléments.

De l'intérieur, la citadelle semblait plus énorme encore et Bob réalisa bientôt qu'il aurait fallu assurément des journées entières pour l'explorer dans ses moindres recoins, parcourir chaque salle, sonder chaque oubliette, gravir son labyrinthe d'escaliers.

— Lors de la menace d'invasion française, rapporta Gérard tandis que son compagnon et lui s'engageaient sur les marches permettant d'accéder au sommet de l'édifice, Henri 1er avait conçu son plan de résistance en deux phases. Pour commencer, il comptait combattre dans la vallée. Ensuite, au cas où il se verrait forcé de reculer, il aurait gagné la forteresse et s'y serait retranché avec ses hommes. À cette intention, il avait fait aménager dans les murs un réseau de canalisations et de bassins destinés à recueillir l'eau des pluies. Des caves à provisions, dans lesquelles passaient des courants d'air glacés, permettaient d'y conserver la viande comme dans de modernes réfrigérateurs…

Bob devait bientôt se rendre compte que, si Christophe avait songé à assurer la subsistance de ses troupes, il n'avait pas oublié pour autant la défense des murs cyclopéens. Partout en effet, le long des galeries, ou toujours fixés à leurs meurtrières, on pouvait voir encore les énormes canons que le roi noir y avait fait monter à dos d'hommes. Il y avait là des couleuvrines datant de l'époque de la Flibuste et qui, peut-être, avaient été arrachés à la voisine île de la

Tortue, des pièces françaises gravées du célèbre « N » napoléonien et abandonnées sans doute par Leclerc, d'autres espagnoles ou anglaises reconnaissables aux armes de Sa Majesté Catholique ou à la devise « Honni soit qui mal y pense ». Au premier étage de la forteresse, auquel on accédait par une suite d'escaliers coupés d'arches suintantes, une galerie circulaire portait encore sa batterie de pièces sur leurs affûts, et l'intérieur de la grande tour angulaire se révéla n'être qu'une vaste soute encore pleine de boulets, dont beaucoup encore chargés. Selon Gérard Napoléon, il suffisait d'en jeter un dans le vide pour qu'il explose, prouvant ainsi la valeur des artificiers du roi Henri 1er.

Le plan original de la citadelle prévoyait quatre étages. Trois seulement furent construits. Le troisième de ces étages, garni de canons démantibulés comme tous les autres, était couronné par une large terrasse, où Bob et son compagnon accédèrent bientôt et d'où l'on pouvait embrasser toute la campagne jusqu'à la mer. Gérard montra à Bob le vide vertigineux sous leurs pieds puis, d'un grand mouvement du bras, il balaya l'aire de la terrasse.

— C'est ici, dit-il, que, s'il faut en croire la légende, le roi Christophe aurait battu les Français…

— Les Français ? s'étonna Morane. Ils sont donc parvenus à envahir la forteresse ?

Le Haïtien secoua la tête.

— Pas du tout, fit-il. Avant d'envoyer ses troupes au-delà des mers, Louis XVIII aurait dépêché un émissaire à Christophe pour tenter de le persuader de la vanité de toute résistance. Le roi reçut cet émissaire dans son palais de Sans-Souci, et rapidement le Français mit le monarque au courant des plans de Louis XVIII.

« — Jamais, disait-il, votre petite armée ne pourra résister aux puissantes troupes françaises appuyées par la marine. Mieux vaudrait faire votre soumission plutôt que de risquer inutilement la défaite.

« Pour toute réponse, Christophe sourit, et au lieu de faire fusiller son audacieux interlocuteur, il le mena à la forteresse. Là, il le fit monter sur la terrasse supérieure, à l'endroit où nous nous trouvons

pour le moment, où une importante troupe de soldats attendait, rangée comme pour la parade.

« Christophe désigna ces soldats à son hôte.

« — Je vais vous montrer, dit-il, pourquoi l'armée française ne parviendra jamais à me vaincre. Parce que les hommes que vous voyez là, et bien d'autres encore, n'hésiteraient pas à mourir si je le leur ordonnais.

« Le roi se tourna vers la troupe et commanda :

« — Soldats, en avant !

« Aussitôt, les hommes s'ébranlèrent, marchant par rangs de cinq vers le bord de la terrasse. Un premier rang chut dans le vide, puis un second, puis un troisième… Tout se passait comme si ces soldats avaient été des robots dociles et sans peur. Le Français contemplait la scène avec, à la fois, horreur et fascination. Jamais il n'avait imaginé un tel fanatisme. Finalement, ne pouvant plus voir ces infortunés courir ainsi vers la mort, il cria à l'adresse de Christophe :

« — Arrêtez ! Mais arrêtez donc ces malheureux !…

« Le roi lança un ordre et la troupe s'immobilisa au bord du gouffre. Quelques jours plus tard, après avoir été l'hôte de Christophe, l'émissaire français repartait pour l'Europe, où il rendit compte de sa mission à Louis XVIII. Le roi de France fut-il impressionné par le récit de son envoyé ? Eut-il peur de voir ses troupes battues par les fanatiques soldats haïtiens ? Toujours est-il que l'expédition française ne partit jamais pour Haïti, qui conserva son indépendance… »

Gérard Napoléon s'arrêta de parler. Au bout d'un moment, Morane se tourna vers lui, pour demander :

— Ce fait est-il authentique, ou est-ce seulement une légende ?

L'autre hocha la tête.

— Il s'est passé tant de choses à cette époque ! Tout est possible…

Du haut de la terrasse, les deux hommes dominaient la campagne sauvage et tourmentée, avec ses mornes couverts de

brousse, ses villages perdus au creux des vallées. Et, ainsi isolée sur son pic, la forteresse du bon roi Henri Christophe semblait continuer à veiller sur les destinées du pays…

Chapitre V

Un long silence avait succédé au récit de Gérard Napoléon. Dressés au bord de la terrasse des suicidés, les deux hommes demeuraient plongés dans leurs pensées, Morane se demandant jusqu'où pouvait être poussé le fanatisme de l'homme, son amour de la liberté. Cet amour de la liberté, les Haïtiens, anciens esclaves, semblaient le posséder au plus haut degré.

Soudain, Morane fut saisi par une étrange impression, celle d'être épié. Il se retourna brusquement mais, derrière lui, la terrasse était déserte.

— Que se passe-t-il ? interrogea Gérard Napoléon, qui avait surpris le sursaut de son compagnon.

— J'avais l'impression que quelqu'un nous épiait, dit Bob.

À son tour, le Haïtien regarda, mais sans rien apercevoir de suspect lui non plus. Il haussa les épaules.

— Vous vous serez trompé, commandant Morane. Personne n'est monté ici en même temps que nous. Peut-être est-ce justement cette solitude totale, ce silence trop profond qui vous a donné la sensation d'une présence…

— Peut-être avez-vous raison après tout, dit Bob. L'atmosphère de ce lieu où se sont passés tant d'événements sinistres, me met sans doute les nerfs en boule, ce qui me fait prendre des vessies pour des lanternes.

Cependant, les faits qui suivirent devaient prouver que le Français n'avait pas été victime d'une illusion. Comme Gérard Napoléon et lui s'étaient engagés dans l'escalier menant au bas des murailles, une nouvelle impression d'être surveillés saisit Morane. Il se retourna, à l'instant précis où, au-dessus de leurs têtes, un fracas retentissait. Un énorme bloc de pierre roulait, du sommet des escaliers, dans leur direction. Lancé à la vitesse d'un boulet de canon, il allait écraser infailliblement les deux hommes. Par bonheur,

Bob jouissait de réflexes prompts. Se collant lui-même à la muraille, il saisit son compagnon par l'épaule et le tira violemment de côté. Dans un bruit d'enfer, le bloc de pierre passa devant eux, sans les toucher heureusement et, rebondissant de marche en marche, alla s'écraser à l'étage inférieur. Il y eut un moment de stupeur, puis Morane s'écria :

— À présent, je suis certain qu'on nous épiait ! Il y a un instant à peine, j'ai remarqué ce bloc de pierre, au sommet de l'escalier. Il paraissait bien en équilibre et, pour qu'il ait pu rouler ainsi, quelqu'un doit l'avoir poussé.

Cette fois, une impression d'intense inquiétude se peignit sur le visage de Gérard Napoléon. Il glissa la main sous le revers de sa veste et tira un pistolet automatique qu'il arma.

— Vous avez raison, commandant Morane. Ce bloc n'a pu bouger tout seul. Il faut que quelqu'un l'ait poussé. Je n'aime pas du tout les gens qui se livrent à ce genre de petit jeu.

Déjà le jeune mulâtre remontait en courant l'escalier et Bob, bien qu'il ne fût pas armé, s'élança sur ses talons. Cependant, ils eurent beau fouiller partout, ils ne découvrirent nulle part leur mystérieux agresseur. La forteresse comportait cependant suffisamment de cachettes pour qu'un homme parvienne à s'y dissimuler sans qu'on puisse le découvrir aisément. Après avoir parcouru entièrement l'énorme construction, Morane et Napoléon se retrouvèrent près du porche d'entrée, là où ils avaient laissé leurs mulets. À tout bout de champ, ils regardaient au-dessus d'eux, s'attendant à chaque instant à ce qu'un nouveau bloc leur dégringolât sur la tête du haut des murailles. Pourtant, rien de ce genre ne devait se passer.

— Que notre bonhomme aille se faire pendre ailleurs, dit finalement Gérard en rempochant son revolver. Tôt ou tard, je finirai bien par le retrouver et alors, tant pis pour lui… Mais rien ne nous retient plus ici. La journée s'avance, et il serait temps de songer au retour.

Sans échanger de nouvelles paroles, les deux hommes enfourchèrent à nouveau leurs mulets et, sans cesser de jeter des

regards vigilants autour d'eux, ils s'engagèrent le long de la pente, en direction du palais Sans-Souci.

Des sentiments contradictoires assaillaient Morane. Il se demandait pourquoi l'on s'ingéniait ainsi à vouloir rayer Gérard Napoléon du nombre des vivants. Il y avait eu cette double agression, la nuit de leur rencontre, et maintenant la chute de ce bloc de pierre, provoquée assurément par des mains criminelles. S'il fallait se fier aux apparences, Gérard Napoléon semblait honnête et, dans le cas contraire, des policiers n'auraient pas employé de tels moyens pour se rendre maîtres de lui. On l'aurait arrêté, tout simplement. Au contraire, les différentes agressions dont Bob, en même temps que son compagnon de rencontre, avait failli être victimes au cours des heures précédentes, ressemblaient plutôt aux tentatives d'une bande adverse visant à mettre hors de combat un chef trop puissant et trop redouté. Dans ce cas, qu'est-ce que Gérard Napoléon pouvait bien commander ? Un nom revint à l'esprit de Morane : les Compagnons de Damballah. Ces mots avaient été prononcés par Gérard Napoléon lui-même, on s'en souviendra, lors de leur rencontre. Pour l'instant, Morane ne leur trouvait aucun sens, mais sans doute la clé de l'énigme résidait-elle là. Certes, Bob aurait pu interroger son compagnon, mais il préférait s'abstenir. Par expérience, il savait qu'il valait mieux ne pas partager certains secrets trop lourds à porter, sous peine de se voir entraîné dans de multiples et souvent dangereuses complications.

***

Comme, après avoir quitté le palais Sans-Souci, la puissante voiture de Gérard Napoléon ne se trouvait plus qu'à mi-chemin de « Damballah », Morane eut à nouveau son attention attirée par une grande maison située un peu à l'écart de la route et dont l'aspect, lors du voyage aller, l'avait déjà intrigué. À vrai dire, avec ses épais murs de pierre, l'habitation en question ressemblait davantage à un château à l'ancienne mode qu'à une maison. Une tour la flanquait à chaque angle et elle paraissait inhabitée, s'il fallait en juger par les fenêtres privées de vitres et par le jardin broussailleux qui l'entourait.

Telle quelle, la bâtisse offrait un aspect de désolation totale et on eût dit que les oiseaux eux-mêmes évitaient de la survoler afin d'échapper à quelque obscure malédiction.

— Vous regardez la maison hantée, n'est-ce pas, commandant Morane ? fit Gérard Napoléon qui avait surpris les regards de son compagnon.

— La maison hantée ? fit Bob avec un sourire. Je ne sais si elle l'est réellement, mais en tout cas elle en a l'apparence…

Le visage du jeune Haïtien était grave.

— Ne souriez pas, commandant Morane. Ce sont des choses que nous autres Antillais prenons très au sérieux. Au temps de la colonie, cette demeure appartenait à un cruel planteur du nom d'Auguste Mérouvel et qui, à la moindre peccadille, ou simplement pour se divertir, faisait dévorer ses esclaves par ses chiens, molosses plus féroces que des loups. Un jour, fatigués des brutalités de leur maître, les esclaves avaient pénétré nuitamment dans la maison et massacré homme et chiens à coups de machettes. Depuis, dit-on, les fantômes du planteur et de ses redoutables molosses ne cessent de venir hanter les lieux de leurs sinistres exploits.

— Et quelqu'un a-t-il jamais aperçu ces spectres d'homme et de chiens ? interrogea Morane.

— Je vous ferai grâce d'histoires plus anciennes, continua Gérard, pour vous rapporter celle arrivée à un officier américain qui, lors de l'occupation d'Haïti par les troupes des États-Unis, vint s'installer dans la maison Mérouvel, voilà de cela une trentaine d'années. Au début, rien ne se passa de bien extraordinaire, mais quand on voulut introduire les chiens de chasse de l'officier dans la maison, la situation changea. Les bêtes renâclèrent, se firent tirer l'oreille puis, aussitôt détachée, détalèrent en poussant des gémissements de terreur. Par la suite, il fut désormais impossible de les faire s'approcher de la maison. Au bout de huit jours, les vrais ennuis commencèrent. Des chiens reniflaient derrière les portes closes, comme s'ils cherchaient à entrer. Tout d'abord, l'Américain crut qu'il s'agissait de ses propres chiens qui, débarrassés de leur

incompréhensible panique, voulaient pénétrer maintenant à l'intérieur de l'habitation. Pourtant, quand on ouvrait les portes, il n'y avait rien derrière et les chiens de chasse étaient trouvés bien loin de là, dormant paisiblement dans leur chenil. Longtemps, les animaux fantômes se contentèrent de tourner autour de la demeure mais, une nuit, ils y pénétrèrent, et cela en dépit des portes et des fenêtres closes. On entendait leurs reniflements à travers la maison et les crissements de leurs griffes sur le plancher. Parfois, l'un des habitants, se réveillant en sursaut, entendait l'un des animaux aller et venir près de son lit. Il allumait la lumière, mais la chambre était déserte. Bientôt, une nouvelle présence se manifesta. Cette fois, c'était un fantôme humain. Son pas faisait craquer les marches des escaliers, le plancher des galeries, puis il pénétrait dans une chambre et s'asseyait dans l'inévitable fauteuil à bascule, qui se balançait, se balançait, se balançait, tout seul dans la nuit. En même temps, les chiens continuaient à mener leur invisible sarabande. Lentement, la terreur s'installait dans la maison. Aucun domestique haïtien n'acceptait plus d'y passer la nuit et les ordonnances de l'officier se sentaient eux-mêmes gagnés petit à petit par la panique. Panique qui d'ailleurs, toucha bientôt l'officier qui, un beau matin, épouvanté, quitta la maison avec tout son équipement et ses hommes. Depuis, la maison Mérouvel est demeurée inoccupée et personne dans le pays ne songe à l'habiter à nouveau.

Morane eut une légère moue qui dissimulait un sourire. Déjà, il avait entendu conter de nombreuses histoires de maisons hantées et, toutes, elles se ressemblaient. Celle-ci cependant, avec ses chiens fantômes, semblait un peu différente des autres.

— J'aimerais visiter cette habitation, dit-il. De jour bien sûr car, la nuit, on ne sait jamais quel tour votre imagination peut vous jouer. On doit avoir bien de la peine à se rendre maître d'un chien fantôme, et je suppose qu'un peu de sel, déposé sur le bout de son museau, ne doit faire aucun effet…

Gérard Napoléon jeta un coup d'œil de coin à son interlocuteur.

— Je vous ai déjà dit, commandant Morane, qu'on ne riait pas avec ces choses, ici en Haïti. Tout le monde croit plus ou moins aux fantômes et nous avons de bonnes raisons pour cela. Je vous

engage vivement à ne pas visiter la maison Mérouvel. Cela pourrait vous attirer des ennuis…

Cette dernière phrase, qui sonnait à la façon d'un avertissement, intrigua Morane. Déjà il avait visité, voire passé la nuit dans différentes maisons hantées ou réputées telles, et il s'en était tiré tout à son avantage. Il ne voyait donc pas quels ennuis pouvaient lui attirer le fait de visiter la maison Mérouvel. On eut dit que Gérard Napoléon ne tenait pas personnellement à ce qu'il la visitât.

— Ce sera comme vous voudrez, dit-il. Puisque vous semblez redouter tellement ces chiens fantômes, j'éviterai d'aller leurs tirer la queue, voilà tout. D'autant plus que je n'y crois qu'à demi, et je ne vais pas me détourner de ma route pour contempler seulement quelques vieux murs décrépits.

Mais, au fond de lui-même, Morane n'ignorait pas que, dès qu'il aurait retrouvé sa liberté vis-à-vis de son hôte, il s'empresserait d'aller rendre une petite visite à cette maison Mérouvel, de si sinistre réputation.

***

Quand Morane et Gérard atteignirent « Damballah », la nuit tombait, et ils arrivèrent juste à temps pour le dîner. Déjà, le colonel Mauricius se trouvait attablé dans la grande salle à manger à la mode ancienne et, s'il ne se leva pas à l'entrée de Bob et de son neveu, ce ne fut pas seulement parce que son infirmité le lui interdisait. Même s'il avait été ingambe, il serait sans doute demeuré vissé à son siège. Il ne tarda d'ailleurs pas à manifester sa mauvaise humeur.

— Je commençais à trouver le temps long, Gérard, dit-il d'une voix maussade à l'adresse de son cousin. Au lieu d'aller promener un sale étranger, vous feriez mieux de songer à vos invités et à prendre garde à ce qu'ils ne meurent pas de faim.

— Il n'y a pas de sale étranger ici répliqua le jeune mulâtre. Le commandant est également mon invité et, comme il nous a sauvé la

vie à différentes reprises l'avant-dernière nuit, je lui devais bien cette petite excursion à la forteresse…

— La forteresse !… La forteresse !… ricana l'infirme. Vous perdez votre temps pour quelqu'un qui, sans doute, aura été envoyé ici pour nous espionner…

Cette conversation se déroulait en patois créole, que Bob était censé ne pas comprendre. Il se garda d'ailleurs de détromper ses compagnons. Mais, de toute façon, Gérard Napoléon devait couper court aux jérémiades de son parent, en disant :

— Il suffit, colonel Mauricius. Je n'ai que faire de vos remarques. Je suis le chef ici, parce qu'on m'en a jugé digne et…

Un ricanement échappa encore à Mauricius.

— Vous êtes surtout le chef, Gérard, parce que votre père est né avant vous. C'est moi qui devrais commander à votre place…

— Le Conseil en a décidé autrement, mon cousin. Et vous n'ignorez pas que les décisions du Conseil doivent être respectées, sinon…

À ce seul nom de « Conseil », l'infirme avait baissé la tête sans insister. Durant tout le reste du repas, il ne devait plus desserrer les dents, sauf pour manger et, tout en conversant avec Gérard, Bob ne cessait de l'observer. Avec sa large face camuse, son front fuyant et ses arcades sourcilières proéminentes, sous lesquelles brillaient de petits yeux cruels et faux, aux regards heureusement tamisés par les verres épais des lunettes, Mauricius offrait l'image même de la méchanceté. « Peut-être est-ce son infirmité qui le rend ainsi », supposa Morane, qui aimait chercher des excuses à quiconque.

Comme, le lendemain, le Français devait reprendre la route de très bonne heure pour gagner à pied le Cap Haïtien, le repas fut écourté et chacun se retira. Le colonel Mauricius, qui logeait dans la chambre attenante à celle de Morane, y fut mené par des domestiques.

Malgré sa fatigue, Bob Morane éprouva une certaine peine à trouver le sommeil, car les événements de la journée lui trottaient par la tête. Une fois encore, il se demandait pourquoi on en voulait

ainsi à la vie de Gérard Napoléon, jeune homme sympathique et qui ne semblait pas appartenir à cette sorte d'êtres qui se font des ennemis à chaque tournant de l'existence. Pourtant, l'attentat dont le jeune Haïtien et Morane avaient failli être victimes ce jour-là encore était significatif car, pas un seul instant, Bob ne pouvait croire à la chute accidentelle du bloc de pierre. Quelqu'un devait l'avoir poussé, et ce quelqu'un ne pouvait qu'être un ennemi de Gérard puisque Morane lui-même ne s'en connaissait guère en Haïti. Sans doute le mystérieux personnage qui avait fait glisser le bloc de pierre dans l'escalier était-il de ceux-là qui, deux nuits plus tôt, avaient tenté d'attaquer Napoléon et ses compagnons. De toute façon, pour Bob, cette histoire de chauffeur qui, au moment de quitter son maître, avait saboté la voiture, puis subtilisé roue de rechange et trousse de réparation, apparaissait comme un coup monté de toutes pièces… et de main de maître. Comment en effet ce chauffeur, ce Julius dont avait parlé Gérard Napoléon, aurait-il pu prévoir que quelqu'un sèmerait des clous sur la route, non loin de la maison de Saint-Germain ? Selon toute probabilité, la roue de secours avait été subtilisée à dessein. De cette façon, si Gérard Napoléon échappait à la première embuscade, la panne devait l'immobiliser à proximité de l'habitation de Saint-Germain qui devait être alors attaquée. C'était sans doute au seul fait que Morane soit allé dormir à la belle étoile que Gérard et ses compagnons devaient d'avoir eu la vie sauve.

Se tournant et se retournant sur sa couche, Morane devait finir par sombrer lentement dans le sommeil. C'est alors, comme il se trouvait encore dans un état comateux de demi-veille, qu'il fut frappé par un bruit de pas résonnant dans la chambre voisine. Cette chambre, on s'en souvient, était occupée par le colonel Mauricius, paralysé des deux jambes. Pourtant, Bob n'eut pas le loisir de se demander comment l'infirme, qu'il fallait porter au cours de ses moindres déplacements, pouvait ainsi marcher seul dans la nuit, car le sommeil l'avait saisi soudain tout entier et précipité dans un grand trou noir.

Chapitre VI

Allègrement, Bob Morane marchait à nouveau, sac au dos, le long de la route poudreuse que le soleil, déjà haut, éclaboussait de larges taches soufrées. En principe, après avoir quitté « Damballah » le voyageur aurait dû gagner directement le Cap Haïtien. Pourtant, il n'avait pas oublié son projet, fait la veille, de visiter cette maison Mérouvel à laquelle s'attachaient de si sinistres légendes de chiens et d'esclavagiste fantômes. Aussi était-ce vers la demeure maudite que Bob dirigeait à présent ses pas.

Une quinzaine de kilomètres séparait la maison Mérouvel de « Damballah », distance que Bob, qui marchait sans se hâter, avait mis un peu moins de trois heures à couvrir. Maintenant, les tourelles de l'habitation hantée se découpaient en grisaille sur le ciel semblable, à force de clarté, à une immense feuille d'argent poli.

Après une dizaine de minutes de recherches, le Français finit par découvrir un étroit chemin, presque complètement effacé et qui s'enfonçait entre des bosquets de poinsettias et d'hibiscus en fleurs. Écartant les branches devant lui, Bob ne tarda pas à déboucher sur une large esplanade envahie par les mauvaises herbes et au centre de laquelle s'élevait la maison elle-même, énorme visage de pierre troué par les yeux aveugles des fenêtres et des portes défoncées.

Un silence total régnait, et ce ne fut pas sans une certaine appréhension que Morane poussa une lourde porte à demi arrachée de ses gonds et pour pénétrer dans un large hall pavé de dalles couvertes d'une épaisse couche de poussière et dont les angles étaient tendus de toiles d'araignées formant tentures.

— Un joli décor pour film d'épouvante, murmura Bob avec un petit sourire sceptique sous lequel il tentait de dissimuler la légère angoisse qui le tenaillait.

Morane possédait cependant une volonté suffisante pour ne pas s'abandonner à de sottes terreurs. Aussi fut-ce courageusement qu'il se lança à travers l'habitation. Mais il eut beau l'explorer en détail, il

n’y découvrit rien d’autre que de vieux meubles déglingués et rongés par les termites. Aucun spectre ne vint lui souffler dans le cou, ni aucun chien fantôme lui renifler les mollets.

Il était près de midi quand Bob se retrouva en plein soleil. Il décida d’explorer un peu le jardin afin d’y trouver un coin d’herbe où s’asseoir et entamer les vivres qu’il devait à la générosité de Gérard Napoléon. Il marchait au hasard depuis quelques minutes à peine, quand il tomba en arrêt devant un petit mur en ruines au bas duquel s’ouvrait un large soupirail en ogive à demi-masqué par la végétation tropicale.

La curiosité, on s’en était aperçu déjà, était le péché mignon de Morane, et les souterrains le tentaient autant que les maisons hantées. Aussi, après avoir tiré sa torche électrique, en dirigea-t-il le faisceau dans l’ouverture, pour s’apercevoir aussitôt que celle-ci donnait accès à une étroite galerie s’enfonçant en pente douce dans le sol.

— Allons voir où cela mène, soliloqua-t-il en se glissant à travers l’ouverture, qui se révéla juste assez haute pour livrer passage à un homme plié en deux.

Bientôt, après que Bob eut longé un couloir en pente sur une longueur de vingt mètres environ, la voûte se releva et il put marcher debout. Les murs et le plafond de l’étroit passage étaient faits de gros moellons unis sans ciment et imbriqués avec une grande précision. De temps à autre, une grande chauve-souris s’envolait en claquant des ailes avec affolement.

— Il doit sans doute s’agir d’un passage qui, jadis, permettait aux habitants de la maison Mérouvel d’en sortir sans se faire remarquer, constata Morane.

Il venait à peine de faire cette remarque, quand le sol céda sous lui. Il voulut s’accrocher à la muraille mais ne réussit pas à trouver prise. Comme sucé par un gigantesque aspirateur, il disparut dans l’ouverture qui venait de s’ouvrir sous son poids dans le sol de la galerie. Sa chute dans le vide fut courte. Un choc sourd l’ébranla tout entier. Sa nuque heurta une surface qui, assez paradoxalement,

lui parut à la fois dure et molle – un peu comme si on l'avait frappé violemment avec un gant de boxe, – et il sombra dans le néant.

Quand Bob ouvrit les yeux, une faible lueur régnait autour de lui. Il se souleva sur un coude et, malgré la douleur lancinante qui lui taraudait la base du crâne, il se rendit compte qu'il reposait sur un sol couvert d'une épaisse couche de poussière grasse de laquelle montait une odeur persistante d'ammoniaque. Quant à la lumière, elle provenait de sa lampe électrique demeurée intacte. Tendant péniblement le bras, il la saisit et en promena le faisceau autour de lui, pour se rendre compte qu'il gisait sur le sol d'une salle étroite et haute de cinq mètres environ, dans le plafond de laquelle béait à présent l'ouverture par laquelle il était tombé. Quant à la poussière grasse, à forte odeur d'ammoniaque, il s'agissait tout simplement de fientes de chauves-souris, accumulées et desséchées au cours des ans.

Morane se redressa et, de la main gauche, se massa doucement la nuque, ce qui lui arracha une grimace de douleur.

— Braves chauves-souris, murmura-t-il. Si elles ne m'avaient pas préparé un bon petit matelas, je me serais sans doute fracassé le crâne sur les dalles pavant cette oubliette…

Fouillant dans son sac, qui l'avait accompagné dans sa chute, il en tira sa trousse de pharmacie et avala deux comprimés arrosés de quelques gorgées d'eau de sa gourde. Après s'être administré cette médication destinée à prévenir d'éventuels maux de tête consécutifs au choc reçu, Bob entreprit de reconnaître plus en détail l'endroit où il se trouvait. Les murs de l'étroite salle, parfaitement ronde, se révélèrent trop hauts et surtout trop lisses, pour qu'il pût espérer les escalader. À hauteur d'homme, des anneaux de fer rouillés, dont certains se prolongeaient encore par quelques maillons de chaînes, se trouvaient scellés entre les moellons.

« Sans doute est-ce ici que, jadis, on emprisonnait les esclaves récalcitrants, pensa Morane. Comme on devait les y amener d'une façon ou d'une autre et que l'ouverture dans le plafond, que j'ai pratiquée en tombant n'existait pas alors, il doit y avoir un passage quelque part… »

Ce passage, il ne devait pas tarder à le découvrir. Il s'agissait d'une arcade étroite où s'amorçait une galerie au sol tapissé lui aussi de fientes séchées de chiroptères.

Comme aucune autre solution ne s'offrait à lui, le Français s'engagea aussitôt dans ladite galerie qui, rapidement, s'élargit pour former un large tunnel dont la voûte laissait filtrer goutte à goutte une eau fraîche, provenant assurément de l'infiltration. Au bout de ce tunnel sourdait une lumière bleutée.

— La lumière du jour, peut-être, murmura Bob.

Il se mit à marcher plus rapidement, pour déboucher bientôt dans une salle basse mais spacieuse éclairée par cette lumière bleutée aperçue tout à l'heure. Une propreté insolite y régnait et, les fientes de chauves-souris ayant été balayées récemment, un carrelage jaune et bleu apparaissait. Tout autour de cette cave monumentale, des caisses vides étaient disposées, qui pouvaient servir de sièges et, quand Bob promena le faisceau de sa lampe le long des murs, des graffitis se révélèrent. Il s'agissait de phrases et de devises, tracées le plus souvent à la craie ou au charbon de bois par des mains malhabiles, et dont l'orthographe s'avérait fort douteuse. En hâte, Morane déchiffra quelques-unes de ces inscriptions. « Mort au tiran », disait l'un. « Les compagnons de Damballah vaincront ! » disait un autre. Ou encore : « Damballah, donne-nous la victoire ! » Sur un moellon bien lisse, quelqu'un avait dessiné une potence à laquelle se trouvait accroché un pendu, avec ce simple nom tracé dessous : « David Prospero ».

Cette fois, Bob en avait vu assez. Il se souvenait que Gérard Napoléon, la nuit de leur rencontre, avait parlé des Compagnons de Damballah, et il croyait pouvoir maintenant donner une identité à ceux-ci. Il croyait également avoir percé à jour le secret de son ami de rencontre, et aussi connaître les raisons pour lesquelles on cherchait ainsi à le rayer du nombre des vivants.

— Il me faut sortir d'ici au plus vite, murmura Morane. Cela sent le roussi…

Avisant une lourde porte, bardée de ferrures, se découpant dans l'un des murs de la salle, il tenta de l'ouvrir mais malgré toute sa

vigueur, il ne réussit même pas à l'ébranler. Finalement, il dut y renoncer et se résoudre à chercher un autre point de sortie. C'est alors qu'il songea à cette lumière bleuâtre baignant la salle souterraine. D'où venait-elle ? Peut-être serait-ce elle qui lui apporterait la délivrance. Il s'avança vers le fond de la cave et découvrit un étroit escalier taillé dans la pierre. C'était par cet escalier que pénétrait la lumière bleue, et Bob ne douta plus avoir trouvé la sortie de cet antre à chauves-souris. « Et à révolutionnaires », acheva-t-il.

À pas comptés, il s'engagea dans l'escalier, qui grimpait en colimaçon, et au fur et à mesure qu'il montait, la lumière devenait plus intense. Déjà Bob gravissait les dernières marches, et il allait s'élancer au-dehors, quand un bruit de voix lui parvint.

Un bruit de voix toutes proches, qui semblaient retentir à l'entrée même de cet escalier qui, comme il le croyait encore quelques instants plus tôt, devait le mener à l'air libre…

Chapitre VII

Surpris par ces voix retentissant tout près, Bob Morane était redescendu de quelques marches. L'oreille aux aguets, il perçut un ronronnement d'auto sur la route, puis une des voix dit, en patois créole :

— Voilà le premier qui arrive…

— Les autres ne tarderont pas, dit une seconde voix.

— Mieux vaut ouvrir l'œil. On ne sait jamais… Si quelque traître réussissait à se glisser parmi nous…

D'où il se trouvait, Morane perçut nettement le bruit caractéristique d'une carabine qu'on armait. « Aïe, pensa-t-il, me voilà pris au piège. Pas moyen de sortir maintenant. Je ne tiens pas particulièrement à être pris pour un espion et à être abattu sur place. Les petits copains là-haut ne doivent pas rigoler avec ce genre de chose. Mieux vaut tenter de me dissimuler en attendant un moment plus propice pour m'éclipser… »

Par bonheur, Morane connaissait à présent le chemin. Redescendant silencieusement l'escalier en colimaçon, il traversa la salle aux graffitis et alla se blottir dans une excavation de la muraille, à l'entrée du tunnel par lequel il était venu. D'où il se trouvait, parfaitement caché dans l'ombre, il pouvait observer tout ce qui se passait dans la cave.

Une demi-heure s'écoula, et Bob commençait à perdre patience et à se sentir ankylosé, quand des bruits de pas retentirent. Une lueur orangée et dansante éclaira les premières marches de l'escalier et deux hommes, porteurs de torches, firent alors leur apparition. C'étaient deux grands Noirs mal vêtus et armés de carabines, sans doute ceux-là mêmes dont il avait pu ouïr les paroles tout à l'heure. Peu après apparut un groupe de dix hommes, qui allèrent s'asseoir en silence tout autour de la salle. Rapidement, la cave se remplissait : paysans armés de machettes et mal vêtus,

mulâtres à la démarche volontairement guindée, aux complets et aux cravates sombres, gros propriétaires et commerçants habillés à l'américaine. Tous ces hommes étaient armés, soit de simples machettes, soit de revolvers, de carabines ou de fusils de chasse. Selon toute probabilité, il s'agissait là d'une réunion fort importante.

Tout à coup, un grand murmure s'éleva de l'assemblée, tandis que tous les assistants se levaient et se découvraient respectueusement. Intrigué, Morane avança la tête davantage, au risque de se faire repérer. Personne cependant ne regardait dans sa direction, car deux nouveaux personnages venaient d'apparaître au bas de l'escalier. Il s'agissait de Gérard Napoléon, suivi de Saint-Germain qui portait négligemment son fusil de chasse sous le bras. En saluant de gauche à droite et en serrant les mains qui se tendaient vers eux, Gérard et le géant aux cheveux blancs allèrent occuper deux sièges qui leur étaient réservés.

Lorsque le brouhaha provoqué par l'arrivée de Napoléon et de Saint-Germain se fut un peu calmé, on alluma de nouvelles torches dont les flammes jetèrent sur tous ces visages, qui allaient du noir le plus profond au beige clair, des éclairs de feu. De grandes ombres, projetées sur les murailles, accouplaient à chaque conjuré – car Bob ne doutait plus à présent qu'il s'agissait là de conjurés – un double monstrueux et inquiétant, comme si, tout à coup, le nombre des hommes avait été miraculeusement doublé. Malgré tout son sang-froid, Bob ne pouvait s'empêcher de se sentir impressionné. Là, dans l'espace relativement étroit de la cave, se trouvaient réunis des descendants d'anciens esclaves, qui portaient encore en eux toute la sauvage poésie de la vieille Afrique et dont la douceur native pouvait, à tout moment, se changer en férocité. Pour cela, il suffisait d'un battement de tam-tam accompagné de ce mot magique de Liberté dont les trois syllabes avaient, depuis toujours, fait sortir les paisibles pères de famille de leurs foyers pour les lancer, assoiffés de vengeance et de carnage, dans la grande aventure des révolutions.

Cependant, Gérard Napoléon s'était levé, et il se mit à parler d'une voix vibrante :

— Fils de la Patrie opprimée, l'heure décisive est enfin venue où le pays tout entier va se soulever pour jeter bas le tyran…

Un tonnerre d'applaudissements éclata, accompagné d'acclamations forcenées. Patiemment, Napoléon attendit que cette explosion d'allégresse patriotique se fut un peu calmée, puis il continua :

— Jadis, nos ancêtres, esclaves enchaînés venus de la lointaine et chère Afrique, se soulevèrent pour faire payer cher aux esclavagistes des années de tortures et de vexations. Le sang coula, et c'est à ce prix seul que put être gagnée la liberté. Aujourd'hui, un homme de notre race nous écrase à son tour, faisant fi de nos privilèges, vendant notre pays à l'étranger, et cela pour son seul profit. Nous ne pouvons supporter plus longtemps cette tyrannie, ni les blessures profondes faites à nos cœurs d'hommes libres. David Prospéra, le despote, nous écrase sous ses lois iniques. Nous ne permettrons pas que cet état de choses perdure. Il faut qu'avant longtemps, le nom d'Haïti redevienne, pour toutes les nations, le synonyme de liberté.

À nouveau, un murmure approbateur ponctua les paroles du jeune orateur qui, comme Bob pouvait s'en rendre compte, savait se servir de ces mots ronflants qui, seuls, entraînent les masses.

— Je parle de cette façon, continuait Gérard Napoléon, parce que j'ai confiance en vous et parce que je sais que vous aimez notre pays, avec ses forêts, ses montagnes, ses riches plaines et vallées que nos ancêtres ont arrosées de leur sang. Pour notre patrie, je suis prêt à donner ma vie à l'instant même et à n'importe quel endroit que ce soit, si ma mort seule pouvait contribuer à rendre à notre peuple tout entier une liberté si chèrement acquise jadis. Si mon père n'était condamné par le tyran à vivre loin du pays natal, ce serait lui qui se trouverait à ma place à l'heure présente, et il vous aurait parlé comme je viens de le faire. Liberté ! Liberté ! Pour toi, les Compagnons de Damballah et, avec eux, tout le peuple haïtien, sont prêts à donner leurs vies.

De nouveaux cris d'enthousiasme fusèrent, et Napoléon enchaîna aussitôt :

— Ce soir, quand les tambours battront dans les houmfort, nous saurons si les esprits de la vieille Afrique sont avec nous pour nous aider à vaincre. Mais je ne doute pas qu'ils approuvent notre combat, et c'est pour cela que le moment de la révolte est venu. Le sort, l'avenir d'Haïti est entre nos mains. Levez vos fusils et vos machettes, Compagnons de Damballah. Tous, nous préférons la mort à l'asservissement, et sur nos tombes seront inscrites ces phrases grandioses : « Vive la Patrie ! Mort au tyran ! »

Il y eut de nouvelles exclamations, puis un silence total se fit. Ce fut à ce moment précis qu'une chauve-souris affolée vint battre de l'aile dans la nuque de Morane qui, surpris, ne put réprimer un cri de frayeur.

***

Après le cri poussé par le Français, le silence s'était aussitôt reformé, mais plus oppressant maintenant. Ensuite, l'un des conjurés se dressa et, brandissant une grande machette vers l'entrée du tunnel, hurla :

— Il y a quelqu'un là. On nous espionne…

Bob comprit qu'il était inutile de demeurer caché. Quittant son abri, il s'avança en pleine lumière. Immédiatement, des menaces convergèrent vers lui.

— Mort à l'espion !

— Tuons cet étranger qui est venu surprendre nos secrets…

— À mort ! À mort !

Plusieurs des conjurés déjà s'étaient dressés pour se précipiter sur l'intrus quand, du geste et de la voix, Gérard Napoléon les en empêcha.

— Silence ! clama-t-il. Silence ! Moi seul ai le droit de parler ici…

Presque immédiatement, le calme se rétablit. Alors, Gérard se tourna vers Bob et lui demanda d'une voix qu'il s'efforçait de rendre dure :

— Que signifie ceci, commandant Morane ? À l’heure présente, vous devriez déjà avoir atteint le Cap…

— Je le sais, répondit Bob en s’avançant encore de quelques pas, mais le hasard, et aussi ma curiosité native je dois le reconnaître, en ont décidé autrement…

Rapidement, il mit Napoléon au courant des événements qui l’avaient mené là. Ces explications ne parurent cependant pas convaincre les conjurés, car plusieurs d’entre eux s’exclamèrent :

— Il ment !… Il ment !…

— Cet homme croit pouvoir nous amadouer avec ses contes à dormir debout. Mais il se trompe…

— Oui, il se trompe. Tuons-le…

— C’est cela, tuons-le !… À mort le menteur !… À mort l’espion !…

— Je ne mens pas, cria Morane à tue-tête pour dominer les hurlements des forcenés. Je puis vous prouver mes dires, vous montrer l’ouverture par laquelle j’ai pénétré dans le souterrain, l’endroit où la voûte de la salle ronde s’est effondrée sous mon poids…

À nouveau, étendant les bras, Gérard Napoléon imposa le silence à tous.

— Je vous avais pourtant engagé à ne pas visiter la maison Mérouvel, commandant Morane…

— Je sais, fit Bob, mais je croyais que c’était seulement la vieille croyance antillaise aux fantômes qui vous faisait parler ainsi. Maintenant, je sais pourquoi vous ne teniez pas à ce que je m’approche de cette habitation : tout simplement parce que ses souterrains servent de lieu de réunion à ces hommes dont vous êtes le chef… Je m’excuse si, bien malgré moi, j’ai pu surprendre vos secrets…

Un sourire apparut sur le visage brun de Gérard Napoléon, qui se leva et vint poser la main sur l’épaule de Bob.

— Vos explications me suffisent, commandant, dit-il. Je sais que vous êtres incapable d’accomplir la moindre action indigne d’un

honnête homme…

Se tournant alors vers les conjurés, le jeune révolutionnaire déclara d'une voix forte :

— Mes frères, je vous demande de faire confiance à cet homme, tout comme je lui fais confiance. C'est un être droit et juste, et s'il était Haïtien, il combattrait avec nous. Tous, nous lui devons d'ailleurs de la reconnaissance car, au cours de ces deux derniers jours, il m'a défendu à plusieurs reprises contre les attaques sournoises de nos ennemis. Sans son aide, il est presque certain que je ne serais pas ici en ce moment, puisque je serais mort. Monsieur de Saint-Germain vous confirmera mes paroles…

Le géant aux cheveux blancs se leva à son tour.

— Le Maître de Damballah dit vrai, déclara-t-il. Ce courageux étranger nous a sauvé la vie à tous deux, et il a droit à notre reconnaissance. À votre reconnaissance…

Telle était l'influence de Napoléon et de Saint-Germain, et aussi la grande versatibilité des foules, que Morane, après avoir été conspué et insulté, fut félicité de partout et acclamé, tandis que de nombreuses mains se tendaient de toutes parts pour serrer les siennes.

Bientôt, le tumulte s'apaisa et, tout à fait comme si rien ne s'était passé, un des conjurés s'approcha de la lourde porte qui, tout à l'heure, avait résisté à Morane, et l'ouvrit à l'aide d'une clé accrochée à sa ceinture. Les hommes pénétrèrent alors dans une seconde cave aussi vaste que la première et encombrée de caisses de toutes sortes. L'un après l'autre, ils ressortaient bientôt, qui porteur d'un fusil automatique dernier modèle, ou d'une mitraillette, ou d'un bazooka. Puisque les distributions d'armes commençaient, l'heure H, celle de la révolte contre le tyran, ne devait plus être bien éloignée. Une main se posa sur le bras de Bob.

— Venez, commandant Morane, dit Gérard Napoléon. Regagnons l'air libre. Puisque, depuis deux jours déjà, je vous dois des explications, c'est le moment ou jamais de vous les fournir…

Chapitre VIII

— Sans doute êtes-vous surpris, commandant Morane, de me voir, si jeune, à la tête d'un mouvement révolutionnaire comme celui des Compagnons de Damballah, dont le but est de renverser la tyrannie de Prospero ? interrogea Gérard Napoléon.

Bob Morane et le jeune Haïtien marchaient à présent, à pas lents, à travers le jardin broussailleux de la maison Mérouvel. À la question de son compagnon, Bob avait haussé les épaules.

— L'âge ne fait rien à l'affaire, dit-il. Vous connaissez ces vers célèbres :

Je suis jeune il est vrai, mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend pas le nombre des années.

— Ce n'est pas tout à fait cela, commandant Morane, dit encore Gérard. Comme l'a affirmé hier le colonel Mauricius, si je commande le parti de l'insurrection, c'est parce que mon père, Hippolyte Napoléon, homme de loi réputé, était considéré par les habitants de ce pays comme le plus ardent défenseur de la liberté et, s'il ne fut jamais élu à la présidence de la République, c'est parce qu'à plusieurs reprises il en déclina l'honneur. Cependant quand, voilà un an, le général Prospero prit le pouvoir par la force des armes, mon père, sur le point d'être emprisonné, dut fuir aux États-Unis, où il réside encore actuellement. Tout naturellement, je fus choisi comme chef du groupe des conjurés dont le but était de renverser Prospero. Physiquement, je ressemble à mon père, et selon ceux qui le connaissent bien, je possède beaucoup de ses qualités. C'est ainsi que naquirent les Compagnons de Damballah, dont je pris le commandement.

— Comment se fait-il, interrogea Morane, que Prospero ne vous ait pas fait arrêter. Car, enfin, il possède une police secrète

parfaitement organisée et il doit connaître l'existence des Compagnons de Damballah, et savoir également que vous en êtes le chef. Pour décapiter l'organisation, il lui aurait été si facile de vous mettre hors d'état de lui nuire…

— Je comprends votre étonnement, commandant Morane, mais laissez-moi vous dire que, tout en étant né de parents haïtiens, j'ai vu le jour sur le territoire des États-Unis. Je suis donc à la fois Haïtien et Américain. C'est cette dernière circonstance qui, jusqu'ici, a empêché Prospero d'agir ouvertement contre moi, c'est-à-dire contre un citoyen des États-Unis.

Doucement, Morane se mit à rire.

— Voilà une bien étrange situation, remarqua-t-il. Prospero sait que vous êtes son adversaire le plus redoutable et, alors qu'il lui serait aisé de s'assurer de votre personne, il se trouve impuissant…

— Pas si impuissant que cela, commandant Morane. En effet, si Prospero ne peut me faire arrêter, il lui est possible de me faire assassiner, et il ne s'est pas privé d'essayer, croyez-le bien… Ainsi, voilà deux nuits, quand vous m'avez rencontré, ses tueurs à gages m'ont manqué de peu et, si j'ai pu demeurer en vie, c'est bien grâce à vous. Jamais sans doute ne pourrai-je me libérer de cette dette…

Bob Morane fit le geste de chasser une mouche importune.

— Ne parlons pas de cela, dit-il. Si j'ai pu ainsi vous rendre service, c'est grâce à ce concours heureux de circonstances qu'on appelle le hasard.

Au fond de lui-même, Bob ne pouvait s'empêcher d'admirer ce jeune homme, encore presque un enfant, qui assumait avec courage une tâche écrasante, malgré tous les dangers que cela représentait. Certes, s'il avait été Haïtien, il eût aimé combattre aux côtés de Gérard Napoléon, même si la cause qu'il défendait se trouvait condamnée d'avance à l'échec.

***

Pendant de longues minutes, les deux hommes avaient continué à marcher sans échanger une seule parole. Finalement, Morane demanda :

— Et maintenant, qu'allez-vous faire ?

— Ce que je vais faire ou, plutôt, ce que nous allons faire ? fit le jeune révolutionnaire. Vous avez assisté à notre réunion, tout à l'heure, et vous savez que l'instant de la rébellion ouverte est venu. À travers tout le pays, des armes vont être distribuées et, à mon signal, le peuple tout entier se soulèvera, pour jeter bas le dictateur…

— Et si ce soulèvement échoue, interrogea encore Bob, que se passera-t-il ?

Les regards de Gérard Napoléon se voilèrent.

— Dans ce cas, jeta-t-il d'une voix sourde, mes fidèles et moi nous réfugierons dans la forteresse du roi Christophe, que nous avons visitée hier. En secret, nous y avons entreposé des armes, des munitions et des vivres dans des cachettes connues de nous seuls. S'il le faut, nous résisterons jusqu'à la mort…

Il y avait une telle conviction, un tel feu dans ces paroles du jeune homme que Morane, une fois encore, ne peut s'empêcher de se sentir saisi d'admiration. Doucement, il posa la main sur le bras de Gérard.

— J'aimerais pouvoir combattre à vos côtés, dit-il.

Le Maître de Damballah sursauta et secoua la tête, tout en regardant presque férocement son interlocuteur.

— Combattre à nos côtés ? Il ne peut en être question. Cette lutte concerne les Haïtiens, et personne d'autre…

— La liberté est la cause de tous les hommes, fit doucement remarquer Bob. Et, sans vouloir me vanter, je suis une recrue de valeur. Quand je me mets à me remuer sérieusement…

— Je ne doute pas de votre bravoure, commandant Morane, interrompit Napoléon. J'ai pu apprécier votre courage, votre sang-froid. Pourtant, il m'est impossible d'accepter votre aide. Mes

concitoyens doivent triompher seuls, sans accepter aucune aide étrangère, si faible soit-elle…

Et, comme Morane paraissait déçu, Gérard continua :

— Ne prenez pas tout ceci de mauvaise part, mon ami. Demain, vous quitterez « Damballah » et gagnerez le Cap, d'où vous pourrez prendre sans retard un bateau pour Cuba ou Miami. Avant cependant, pour que vous ne regrettiez rien, vous assisterez, la nuit prochaine, en ma compagnie, à une grande cérémonie d'initiation vaudouesque. Après cette cérémonie, le dieu-serpent sera invoqué afin de savoir s'il approuve notre action. De cette façon, avant de nous quitter, vous saurez si nous avons quelque chance de vaincre.

À la dérobée, Morane observa son interlocuteur, pour tenter de lire sur son visage si, réellement, il pensait que Damballah avait quelque chose à dire et à faire dans tout cela. Bob possédait la certitude que Gérard Napoléon, garçon instruit et intelligent, ne croyait pas au dieu-serpent. Mais il avait également la certitude qu'il s'efforçait d'y croire, car Damballah était pour lui un emblème, un drapeau. L'emblème, le drapeau de la patrie et de la liberté.

Chapitre IX

Menés par un jeune Noir porteur d'une lampe tempête, Morane et Gérard Napoléon avaient longuement marché à travers la campagne, empruntant d'étroits chemins de terre, franchissant de mauvais ponts de bois, progressant au fond de ravins encaissés. La nuit était totale et Bob se serait demandé comment leur guide pouvait, malgré la lampe, retrouver son chemin, s'il n'y avait eu ce bruit de tam-tams qui allait sans cesse en s'amplifiant, véritable fil d'Ariane sonore guidant les pas du jeune Noir. Bob et Gérard marchaient à pas comptés, dans la crainte de heurter quelque obstacle. Un gouffre aurait pu s'ouvrir sous leurs pieds, ils ne s'en seraient même pas rendu compte.

Finalement, ils pénétrèrent dans un grand village désert et il leur fallut cheminer entre de misérables maisons, à travers un labyrinthe de passages, d'allées, de sentes montueuses, de cours. Parfois, la lampe éclairait les dagues vertes d'un gigantesque agave. Le tambour battait si proche maintenant que les deux hommes avaient l'impression de marcher à l'intérieur des instruments eux-mêmes.

Encore un passage dont le sol, couvert de cendres, craquait sous les pas, et Bob et le Haïtien débouchèrent dans un espace libre, véritable clairière au sein d'une forêt de cases et de huttes qui semblaient avoir poussé là en désordre, comme des plantes de la jungle. Au centre de cet espace, s'élevait une vaste construction aux murs bas et au toit supporté par des piliers : la tonnelle du temple vaudou, où devait se dérouler la cérémonie.

Sur le seuil, un homme vint à la rencontre des nouveaux arrivants. C'était un grand Noir à la peau très sombre, vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise en loques et dont le visage, aux traits marqués, était empreint d'une expression de farouche méfiance. Il tenait une torche à la main et, quand il aperçut Morane, il eut un mouvement de contrariété pour, se tournant vers Gérard, dire d'une voix mauvaise :

— Z'affair Nég's pas z'affair Blancs – Les affaires des Nègres ne sont pas les affaires des Blancs.

Pourtant, quand Napoléon eut longuement parlementé avec lui en patois créole, rapportant les services que Morane lui avait rendus et, en même temps, à leur cause, l'homme parut se radoucir. Il tendit à Morane une main rude et calleuse, en disant :

— Z'amis Maît' Damballah z'amis moins – Les amis du Maître de Damballah sont mes amis.

Rapidement, Gérard Napoléon fit les présentations, et Bob sut ainsi se trouver en présence de Soulagé Minfort, Grand-Prêtre vaudou, ou houngan, de la région.

Soulagé Minfort introduisit alors les deux nouveaux venus sous la tonnelle. C'était un vaste péristyle, de quinze mètres sur dix environ et éclairé par des flambeaux. Une centaine d'assistants, hommes et femmes, avaient pris place le long des murs. Il y avait là beaucoup de gens du peuple, mais aussi un certain nombre d'Haïtiens de la société bourgeoise, parmi lesquels Morane reconnut monsieur de Saint-Germain et la plupart de ceux qui, quelques heures plus tôt, se trouvaient dans le souterrain de la maison Mérouvel. Autour du poteau central, décoré de motifs vaudous et nommé poteau-mitan, une quinzaine de femmes, les hounsis, ou prêtresses servantes, vêtues et coiffées de robes et de serre-tête d'une blancheur immaculée, dansaient en rond au son des trois tambours sacrés et de l'ogan, instrument formé par deux pièces de métal que l'on heurte.

À droite, une porte étroite s'ouvrait sur le temple lui-même, le houmfort où les nouveaux initiés faisaient retraite. Après avoir installé Morane et Gérard Napoléon non loin de Saint-Germain, au premier rang de l'assistance, le houngan disparut dans le temple.

— La cérémonie ne va pas tarder à commencer, souffla Napoléon.

Le rythme des tambours se faisait plus rapide, et leurs martèlements coulaient comme l'eau d'un fleuve qui semblait devoir tout emporter. Il était neuf heures du soir, et les musiciens ne

devaient arrêter de frapper leurs instruments jusque tard dans la nuit, avec une endurance quasi miraculeuse.

Cependant, la cérémonie proprement dite débuta, au moment où le houngan sortit du houmfort pour, accompagné de grands battements de tambours, appeler les prêtresses servantes qui, après les danses et les chants préliminaires, s'étaient elles aussi retirées. Quand ces prêtresses, toujours vêtues et coiffées de blanc, furent accourues à l'appel de leur maître, celui-ci invoqua tout d'abord Damballah-Ouéddo, le dieu-serpent, puis Maître Loco-Atissou, le gardien du temple.

Maître loco-Atissou,

Houmfort-là, mandé drapeaux.

(Maître Loco-Atissou,

Demandez les drapeaux du houmfort.)

Un trio, composé d'un homme et de deux femmes vêtus également de blanc, pénétra sous la tonnelle. L'homme, qui marchait au milieu, brandissait une machette et les femmes les bannières du temple. Ils avançaient en tournant, pour venir bientôt se prosterner, en baisant le sol, devant le Grand Prêtre. Celui-ci commença alors à distribuer les colliers sacrés aux hounsis, en les leur passant sur les épaules et en les faisant croiser sur la poitrine et dans le dos, à la mode africaine. Pendant ce temps, les tambours ne cessaient de battre et les prêtresses déjà pourvues de leurs colliers s'étaient mises à danser en rond en chantant :

Papa Legbas, ouvri' ba'ières !

Papa Legbas, ouvri' ba'ières !

(Papa Legbas, ouvrez les barrières !

Papa Legbas, ouvrez les barrières !)

Elles demandaient ainsi à Legbas, dieu des chemins, des clôtures et des barrières, d'ouvrir ces dernières pour permettre aux « esprits » d'entrer dans le temple.

Alors seulement, Soulagé Minfort se mit à tracer sur le sol, à l'aide de farine de maïs, les dessins sacrés, ou vevers, véritables fétiches dessinés représentant les loas, c'est-à-dire les divinités vaudoues. Une fois ces dessins achevés, ils furent consacrés avec de l'eau et avec l'asson, hochet sacré fait d'une calebasse entourée d'un réseau de perles et de vertèbres de couleuvres.

Quand le prêtre se releva, on disposa des sièges autour du poteau-mitan, et tous les officiants s'assirent avec des marques de profond respect, tandis que les tambours se taisaient.

Et le Grand Prêtre commença alors les prières. Celles-ci, commencées en français, devinrent rapidement incompréhensibles, récitées en une sorte de langage cabalistique composé de vieux mots africains – certains disent même orientaux – transmis par tradition et sans doute déformés et dont les initiés eux-mêmes ne connaissent probablement plus guère la signification. Ces prières, qui durèrent près d'une heure, s'achevèrent par ces phrases mystérieuses :

Wilolo.

En hen madioment en hen.

Doumbouquéllé – en hen madioment en hen. Wanquinan Wannine.

Tous les Saints-Congo. En hen madioment en hen.

Vint alors une litanie où les noms des différents loas furent cités, suivis de réponse : *En hen madioment en hen*. Et les invocations se terminèrent par ces mots :

Paternel. Maternelle. En hen madioment en hen.

Sur la terre, dans le ciel. En hen madioment en hen.

Un peu avant la prière, les *hounsis* avaient apporté les objets et les animaux indispensables au sacrifice : feuilles de mombin, symbole de l'Afrique, pour tapisser le sol sous les feux, bûchettes de pin pour allumer ceux-ci, gros clous de fer devant servir de trépieds aux zins, petits pots de terre décorés dans lesquels les bêtes immolées – des poulets – seraient mises à cuire.

Conduites par le porteur de machette, les hounsis se mirent alors à danser en l'honneur des « esprits », comme on nomme encore les loas. Pendant ce temps, le houngan, saisissant un poulet par ses pattes entravées, le frottait au passage le long des corps des danseuses. Cet acte, qui se nomme « ventailler », est accompli dans le but d'établir un contact symbolique entre les humains et les animaux à immoler.

Les poulets furent alors posés sur le sol, devant des graines de maïs répandues, tandis qu'un silence inquiet descendait sur l'assistance. Quand les volailles eurent becqueté les graines, montrant ainsi qu'elles acceptaient de mourir en holocauste, un soupir de soulagement fit frémir toute l'assemblée, tandis que le cœur des hounsis s'écriait : Hay Bobo ! – sorte d'Alléluia vaudou.

À présent, plus rien ne s'opposait au sacrifice. Les feux furent préparés, les clous devant servir de trépieds aux pots plantés dans le sol, les feuilles de mombin répandues, les bûchettes de pin enflammées. Alors, le houngan plaça les zins sur leurs trépieds et, aussitôt, la flamme les noircit. La ronde des hounsis se fit encore plus frénétique, entourant le Grand Prêtre d'un cercle mouvant.

Saisissant l'un après l'autre les poulets par les pattes, le houngan les présenta aux quatre points cardinaux, puis les sacrifia en leur enfonçant un doigt dans le bec pour leur déchirer la carotide.

Durant ce temps, les hounsis, de plus en plus déchaînées, continuaient leur ronde et chantaient :

Hounsis là yo, levez nous domi' trope.

Hounsis là yo, levez, pou' nous laver s'yeux nous.

Gadé qui l'heu' li yé !

(Hounsis, debout, nous dormons trop.

Hounsis, debout, pour nous laver les yeux.

Regardez quelle heure il est !)

Toutes les lumières s'étaient éteintes. Les poulets, plumés et dépecés, avaient été mis à cuire dans les pots et, seules, les flammes des foyers éclairaient encore la scène de leurs lueurs dansantes. Alors seulement, les nouveaux initiés, au nombre de trois, furent introduits sous la tonnelle. Ils étaient couverts chacun d'un drap blanc, ce qui leur donnait l'aspect de fantômes, et appuyés au dos de prêtresses leur servant de guides.

Par trois fois, la procession fit le tour du poteau-mitan. Ensuite, chaque récipiendaire, le visage toujours dissimulé sous le drap, s'assit devant un des zins. S'approchant d'eux, Minfort leur passa alors tour à tour, et sans préparation, les pieds et les mains au-dessus de la flamme, puis il les força à fermer les poings sur de la pâte de maïs et d'huile brûlante. Si leurs traits avaient été découverts, Bob Morane aurait assurément pu se rendre compte des efforts qu'ils faisaient pour ne pas crier.

Cette épreuve douloureuse permettait aux néophytes de manifester leur maîtrise vis-à-vis des éléments, maîtrise indispensable à leur initiation définitive. Toujours recouverts de leurs draps et guidés par les hounsis, les nouveaux initiés regagnèrent le houmfort pour s'y recueillir.

Les zins avaient continué à brûler et leur contenu était à moitié consumé. Les feux, qui baissaient, furent alimentés avec de nouvelles bûchettes de pin et, à nouveau, les hounsis continuant leur ronde, les loas furent invoqués. Ensuite, le prêtre répandit du rhum sur le sol et y mit le feu. Une flamme bleue rampa, tel un long serpent incandescent au-dessus duquel les femmes, après avoir baisé la terre, passèrent leurs mains pour les purifier. De jeunes

enfants, nus, furent alors amenés et passés, eux aussi, au-dessus des flammes purificatrices.

Les tambours battaient sur un rythme d'incantation. Parfois, une femme tombait sur le sol et s'y tordait en poussant des cris stridents.

Les feux commençaient à nouveau à décroître mais, en brûlant, ils avaient embrasé l'huile contenue dans les pots qui brûlaient à présent eux-mêmes. Noircis, attaqués par les flammes à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, ils ne tardèrent pas à se fendiller, avec des craquements secs. Un cri fusa alors du chœur des prêtresses :

Zins yo craqués !

accompagné du rituel Hay Bobo !

Ensuite, un grand trou fut creusé dans le sol de terre battue et les zins, après avoir été brisés par le houngan, y furent enterrés. Lorsque la terre eut recouvert le trou, les hounsis s'avancèrent pour la tasser de leurs pieds nus, en se bousculant, roulant à terre et chantant avec joie :

Dia-Kéké-Kékédia !

Dia-Kéké-Kékédia !

Quand le sol fut bien aplani, Soulagé Minfort traça, à l'endroit du trou, un dessin spécial au centre duquel il planta une bougie allumée, qui devait brûler jusqu'au moment où elle serait complètement consumée. Alors, on passa des rafraîchissements et les tambours se remirent à battre, jusqu'au moment où, sur un grand geste du houngan, ils s'arrêtèrent tout à fait. Minfort lança alors un ordre en créole et les femmes quittèrent aussitôt le péristyle, tête baissée et sans échanger le moindre mot.

***

Après le départ des femmes, il y avait eu de longues minutes de silence, presque de recueillement. Morane devina alors que la cérémonie entrait dans une nouvelle phase.

Et, soudain, les tambours se remirent à battre et tous les assistants, y compris Gérard, se fouillant, se retrouvèrent un revolver à la main. Chacun enleva une cartouche de son arme, pour la remettre au houngan, qui faisait le tour de l'assemblée. Soulagé Minfort, sa récolte de cartouches achevée, retourna près du poteau central et, là, entreprit de vider chaque cartouche de sa poudre, qu'il versait au fur et à mesure dans un petit pot disposé à cet effet. Quand cette opération fut terminée, le prêtre se dressa et, dominant de la voix le battement des tam-tams, se mit à crier :

— Dieux Guinés veni' secou' nous quand nous combat' !…

C'était là à peu près la répétition de la scène qui, sous la conduite d'un prêtre vaudou nommé Boukman, avait eu lieu au cours de la nuit du 14 août 1791 et avait déclenché la grande révolte antiesclavagiste qui devait se terminer par la proclamation d'indépendance haïtienne.

À présent, le houngan s'était mis en devoir de tracer, à l'aide de la poudre extraite des cartouches, un cercle autour du poteau-mitan. De ce cercle, il fit partir toute une série de lignes, longue chacune d'un mètre environ et rayonnant dans toutes les directions, jusqu'à dessiner ainsi l'image naïve d'un soleil. Allumant alors un morceau de bois à l'une des torches, Minfort, mit le feu au cercle de poudre, et bientôt une grande araignée de feu, éteinte presque aussitôt, occupa tout le centre du péristyle.

Gérard Napoléon s'était penché vers Morane, pour lui expliquer :

— Cette poudre enflammée préfigure la révolte qui s'étend dans tous les sens…

Déjà, sans attendre que les dernières lueurs provenant de la combustion de la poudre se fussent éteintes, le Grand Prêtre, réunissant une importante quantité de bûchettes de pin, sur lesquelles il versa du rhum, allumait un grand feu au pied du poteau central. Il prit alors une petite caisse de bois, que lui tendait un de

ses aides et, l'ouvrant, en tira une grande couleuvre vivante, qu'il tint par la queue très haut au-dessus du brasier en criant :

— Damballah ! Oh Damballah ! couleuv' moins, veni' secou' nous si nous combat' !…

Et l'assistance toute entière de répéter à nouveau, sur un ton assourdi de répons :

— Damballah ! Oh Damballah ! couleuv' moins, veni' secou' nous si nous combat' !…

Alors, lentement, montrant un visage farouche dont l'expression se trouvait encore accentuée par les reflets du feu, le houngan laissa descendre la couleuvre vers le foyer. On assista alors à cette chose assez extraordinaire : le reptile, au lieu de se débattre sous l'action de la chaleur, demeura inerte, comme s'il se résignait à se laisser cuire à petit feu.

Minfort n'attendit cependant pas que les flammes brûlassent le serpent ! Il leva à nouveau celui-ci très haut en le tenant toujours par la queue et hurla encore :

— Damballah accepté sac'ifice ! Nous accepté aussi sac'ifice et mou'ir pour libe'té !…

Se baissant, il déposa alors la couleuvre près de la petite caisse, où elle rentra d'elle-même.

Pendant tout ce temps, les tambours n'avaient cessé de battre sur un rythme pouvant rappeler le bruit d'une canonnade. On passa alors un grand bol contenant du rhum mêlé de poudre à canon pilée et auquel tous les assistants, à l'exception de Morane, burent tandis que le houngan modelait rapidement, de ses doigts habiles, une petite statuette d'argile qui, selon les explications de Gérard Napoléon, était censée représenter David Prospero le tyran.

Lorsque la statuette fut achevée, Soulagé Minfort tira un mince poignard de sa ceinture et l'en perça. Ensuite, il laissa tomber le tout dans le brasier.

De la foule des assistants, un cri de triomphe monta soudain, tandis que de la masse des paysans assis du second au dernier rang de l'assemblée, des machettes et des poignards jaillissaient.

Les tambours battaient de plus en plus vite et des exclamations de haine à l'adresse du tyran montaient de plus en plus nombreuses.

— Filons, murmura Gérard Napoléon. Minfort se chargera bien d'exciter ces fanatiques…

Bob et son compagnon se levèrent et, accompagnés par Saint-Germain, sortirent du temple. Leur petit guide de tout à l'heure les attendait, et ils reprirent en sens inverse le chemin suivi à l'aller.

— Vous devez nous prendre pour des sauvages, commandant Morane, fit Saint-Germain au bout d'un moment.

— Tous les hommes dans ce cas sont des sauvages, fit Bob. Puisqu'ils ont toujours eu leurs dieux et leurs croyances et qu'ils les garderont sans doute toujours. Ce que je me demande, c'est ce qui se serait passé si la couleuvre, au lieu de demeurer immobile et prouver ainsi qu'elle acceptait de se sacrifier à la cause, s'était au contraire mise à gigoter…

— Dans ce cas, répondit Gérard, le houngan aurait affirmé qu'elle n'acceptait pas son sort et qu'elle luttait pour échapper au feu comme le peuple haïtien devait lutter pour échapper à la tyrannie…

Morane évita de formuler le moindre commentaire mais, tout en marchant en silence, il ne pouvait s'empêcher de songer aux étranges voies que prenait parfois la politique, cette horrible chose, faite de duplicité et de mensonge, mais qui cependant était inséparable de l'humanité.

Sans échanger une seule parole, les trois hommes atteignirent la route qui, d'un côté, menait à la villa de Saint-Germain, de l'autre à « Damballah ». Avant de quitter ses compagnons pour regagner sa voiture dissimulée parmi ses bosquets, le géant aux cheveux blancs dit en serrant la main à Morane :

— Demain, vous allez quitter la région en faisant comme si vous ne saviez rien de ce qui se passe ici. Mieux vaut que vous soyez loin quand la révolte éclatera, car on ne sait à quels excès peuvent porter les passions.

Bob serra à son tour la main de Saint-Germain.

— Il me reste à vous souhaiter bonne chance, dit-il. J'ai toujours été ennemi de la tyrannie sous toutes ses formes, et j'aurais aimé pouvoir combattre avec vous, mais ceci je crois est une affaire purement haïtienne. Je préfère vous laisser, à vous et à tous les autres Compagnons de Damballah, les honneurs de la victoire…

— La victoire, dit Saint-Germain avec un froncement de sourcil. Il faut avant tout que nous la remportions… Avant de vous quitter, laissez-moi encore vous dire ceci : si jamais vous deviez prolonger malgré vous votre séjour dans la région et étiez inquiété par les nôtres, le mot de passe est « Damballah, bon z'ange, couleuv' moins ». Peut-être n'en aurez-vous jamais besoin, mais peut-être aussi vous sauvera-t-il la vie…

Saint-Germain se détourna et regagna sa voiture, tandis que Bob et Gérard se mettaient en devoir de rejoindre celle du Maître de Damballah, dissimulée à peu de distance. Morane se sentait chagrin de devoir, dès le lendemain, quitter ses nouveaux amis. Pourtant, il savait qu'il n'y avait pas d'autre solution, qu'il ne pouvait pas se mêler de force à un combat qui n'était pas le sien. À l'aube, il quitterait la région, comme le désiraient Napoléon et ses conjurés, et une nouvelle page de son existence pleine d'imprévus serait tournée.

Après avoir regagné la voiture, Bob et Gérard y montèrent. Sous la conduite du Haïtien, le puissant véhicule rejoignit la route et fonça à travers la nuit, en direction de « Damballah ». Pourtant, le ronronnement du moteur ne parvenait pas à couvrir le bruit des tam-tams qui continuaient à résonner à travers toute la campagne, faisant songer aux battements précipités d'un énorme cœur. Le cœur du peuple haïtien tout entier.

Chapitre X

Cette fois, Bob marchait droit sur le Cap Haïtien, qu'il comptait atteindre vers le milieu de la journée. Ce n'était pas sans un peu de regret qu'il avait quitté « Damballah » et Gérard Napoléon. Ce dernier devait, au cours des jours qui allaient suivre, déclencher une bataille qu'il n'était pas certain de gagner, car David Prospero ne se laisserait pas abattre sans lutter, et il possédait des avions et des tanks, dont les rebelles eux étaient privés.

Il y avait plus de deux heures maintenant que Morane avait tourné le dos à « Damballah », et il devait avoir franchi une douzaine de kilomètres, quand un bruit de moteur attira son attention. Il se retourna, juste à temps pour apercevoir deux voitures peintes en kaki et deux motocyclettes avec side-cars, le tout rempli de policiers en uniforme, déboucher de derrière un tournant de la route et fondre vers lui dans un épais nuage de poussière. Il y eut un violent bruit de ferraille, des grincements de freins, et Bob se trouva entouré par les véhicules, de façon à ce qu'il lui soit impossible de fuir. Il n'y songeait d'ailleurs pas car, déjà, des mitraillettes se braquaient dans sa direction, et il ne tenait pas à être abattu au moindre geste suspect.

Un grand diable de policier, au visage semblable à une boule d'ébène poli dans laquelle un artiste maladroit aurait grossièrement sculpté un nez, une bouche et des yeux, mit pied à terre et s'approcha du voyageur pour demander sans ménagement :

— Qui êtes-vous ?

— Un touriste, répondit Bob.

— Français ?

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Français, fit-il avec un sourire. Et de Paris encore…

Ce petit détail ne dérida guère le policier, qui dit encore :

— Puis-je voir vos papiers ?

Bob tendit son passeport au policier qui l'étudia longuement. Finalement, il fronça le sourcil et, au lieu de rendre le carnet à Morane, il le glissa dans sa propre poche.

— Il faudra nous suivre, déclara-t-il.

L'étonnement avait saisi Morane, qui demanda :

— Que se passe-t-il ? Mes papiers ne seraient-ils pas en règle ?

L'autre eut un signe de tête affirmatif.

— Ils sont parfaitement en règle, reconnut-il, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit…

— Alors, de quoi s'agit-il ? Je n'ai commis aucun crime et, puisque mon passeport est en règle, vous n'avez pas le droit de m'arrêter.

— Qui vous parle de vous arrêter ? fit le policier. Vous vous appelez Robert Morane, et vous avez une visite à rendre à quelqu'un. Quelqu'un dont on ne peut refuser l'invitation. En vous emmenant, nous vous permettons de vous y rendre plus vite, voilà tout…

S'inclinant légèrement, le policier invita du geste Morane à monter à bord d'une des voitures. Bob haussa les épaules et, sans offrir davantage de résistance, s'installa dans le véhicule. Immédiatement, autos et motos démarrèrent, pour filer à toute allure en direction du Cap Haïtien.

***

Après avoir été mené au Cap Haïtien, Morane devait être, sans qu'on lui eût demandé son avis, ni fourni la moindre explication supplémentaire, embarqué dans un avion militaire, un vieux Junker, qui avait aussitôt pris l'air en direction de Port-au-Prince. Pendant le trajet, Bob s'était demandé en vain ce qu'on lui voulait et aussi quel était ce mystérieux personnage dont on lui avait transmis l'invitation de façon aussi peu courtoise. Morane eut beau interroger à ce sujet les policiers qui l'accompagnaient, il n'obtint aucun renseignement.

Au bout d'une demi-heure de vol, la cité de Port-au-Prince apparut, toute blanche au bord de sa large baie d'un vert profond où les récifs de coraux, vus de haut et à travers l'eau, formaient de grandes taches couleur jade et cernées d'écumes pâles.

L'appareil atterrit et, aussitôt, Morane fut enfourné dans une conduite intérieure qui fila à travers la ville, dépassa le marché couvert, monstruosité de métal peinte en rouge et vert, aux quatre tours de mosquée et dédiée à la Paix et au Travail, pour gagner le Champ-de-Mars et son dédale d'allées, ses héros en bicornes dressés sur leurs socles en des attitudes vengeresses, et son décoratif palais national, grande bâtisse de style géorgien, d'une blancheur cruelle sur le fond vert et bleu des montagnes et du ciel.

Ce fut devant ce palais national que la voiture s'arrêta. Toujours encadré par des policiers en uniforme, Bob dut gravir l'escalier monumental, puis suivre un large corridor au dalles soigneusement vernies. Finalement, on l'introduisit dans un petit salon d'attente, où il demeura assis entre deux policiers aussi guindés et silencieux que des entrepreneurs de pompes funèbres.

Avec inquiétude, Bob se demandait comment tout cela allait finir, et aussi ce qu'on lui voulait. Il ne doutait cependant pas que son arrestation eût quelque chose à voir avec son séjour à « Damballah ». En lui-même, il maudissait ce sort qui, au cours de toute son existence, l'avait sans cesse fourré dans des situations impossibles. Il devait cependant avouer que, jamais, il n'avait rien fait pour éviter les catastrophes. Comme son ami Bill Ballantine le lui disait souvent, il n'avait pas son pareil pour glisser les doigts dans les charnières des portes au moment précis où celles-ci se refermaient.

« Probablement vais-je comparaître devant le chef de la police secrète, songea Morane. Un fameux enfant de cochon, ai-je entendu dire. Sans doute va-t-il me reprocher mes relations avec Gérard Napoléon. Voilà ce que c'est que d'avoir de mauvaises fréquentations. Cela vous conduit directement dans des culs-de-basse-fosse… »

À ce moment, une double porte capitonnée s'ouvrit et un garde gigantesque, armé jusqu'aux dents, apparut et dit à l'adresse du

Français :

— Monsieur Morane, vous êtes attendu…

Bob se leva et, sur les talons du garde, pénétra dans un grand bureau aux meubles d'acajou massif. Derrière une table de travail aussi large qu'un champ de manœuvres, un mulâtre d'une cinquantaine d'années, à la face brutale et à la carrure de lutteur se trouvait assis. Il portait l'uniforme des officiers supérieurs de l'armée haïtienne et, tout de suite, Bob reconnut le général David Prospero en personne.

Chapitre XI

Longuement, Prospero avait considéré le Français, debout devant lui. Finalement, il sourit et dit :

— Ainsi, voilà ce fameux commandant Morane, dont j'ai tellement entendu parler. Grand, vigoureux, l'air audacieux et effronté. En un mot, un personnage dangereux…

Bob haussa les épaules.

— Pourquoi dangereux ? Je suis ici en simple touriste, et…

Une expression narquoise apparut sur le large visage du dictateur.

— En simple touriste, commandant Morane ? Laissez-moi rire… Que vous le vouliez ou non, votre réputation vous précède partout où vous allez. Nierez-vous d'ailleurs que, bien que visitant Haïti en simple touriste, vous avez eu pas mal d'aventures ces jours derniers sur la route du Cap…

Un long moment, Bob demeura silencieux, comme s'il tentait de chercher dans ses souvenirs quelque chose qui lui échappait.

— Des aventures sur la route du Cap ? dit-il enfin. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, Excellence…

— Nieriez-vous connaître Gérard Napoléon par hasard, commandant Morane ?

Le visage de Bob s'éclaira soudain, comme si la lumière venait de se faire en lui.

— Ah ! c'est donc de cela que vous vouliez parler, Excellence ! Le mot « aventures » est un peu trop fort. Tout au plus s'agit-il d'incidents. Ce pauvre jeune homme de Gérard Napoléon a été attaqué par des malandrins, et je l'ai secouru, tout simplement. Sans doute auriez-vous agi de la même façon…

Cette dernière phrase n'eut pas l'air d'être goûtée par Prospero. Ses mains se crispèrent sur le rebord de la table et, pendant un

moment, Morane crut qu'il allait éclater.

— Moi, agir de la même façon que vous l'avez fait, commandant Morane ? grinça le général d'une voix rageuse. Secourir ce gredin de Napoléon ?…

Il parut se calmer soudain, montrant ainsi qu'il possédait un grand empire sur lui-même, et il continua d'une voix paisible, en désignant une chaise à son visiteur :

— Mais asseyez-vous donc, commandant Morane. Vous êtes mon hôte, et vous avez droit à tous les égards…

Morane s'assit, s'adossa confortablement au haut dossier de la chaise et croisa les jambes. Bien que ne se sentant pas très à l'aise, car il redoutait les réactions du tyran, il affectait le plus grand calme, voire la plus grande indifférence. David Prospero le considéra longuement, essayant de lire en lui.

— Voyez-vous, commandant Morane, continua-t-il enfin, Gérard Napoléon est un personnage extrêmement dangereux, dont le seul but est de renverser le pouvoir établi par moi…

Un sourire apparut sur les traits de Morane.

— Gérard Napoléon un personnage dangereux ? Êtes-vous sûr de ne pas vous tromper, Excellence ? C'est encore presque un enfant…

— Un enfant ? fit Prospero avec mauvaise humeur. Vous étiez encore presque un enfant, vous aussi, lors de la dernière guerre, et vous êtes devenu pourtant l'as numéro un de toute la Royal Air Force… Donc, je persiste à affirmer que, malgré son âge, Gérard Napoléon est un personnage dangereux. Il dirige un comité révolutionnaire : les Compagnons de Damballah… Peut-être en avez-vous déjà entendu parler…

Il y avait un tel accent de suspicion dans le ton du dictateur, que Bob comprit que celui-ci était sans doute mieux renseigné qu'il le croyait, et qu'il était nécessaire de jouer serré. Néanmoins, Morane jugea imprudent d'avouer qu'il connaissait les Compagnons de Damballah. Il secoua la tête et répondit d'une voix neutre :

— Les Compagnons de Damballah ? Jamais entendu parler…

De derrière la table, David Prospero se dressa soudain en poussant un cri de colère.

— Vous mentez, commandant Morane ! hurla-t-il. Vous connaissez tout du complot ourdi par Gérard Napoléon…

— Si vous en êtes aussi certain, Excellence, rétorqua Morane d'une voix calme, faites-moi arrêter. Il me restera à remettre l'affaire aux mains de mon consul…

Tout en parlant, Morane étudiait le moyen de se tirer de ce mauvais pas. Le cabinet de travail donnait sur le Champ-de-Mars. Il lui suffirait de sauter à travers la fenêtre pour fuir. Mais il lui faudrait faire vite, avant que le garde, qui assistait à l'entrevue, n'ait eu le temps de le truffer de plomb.

Cependant, Prospero semblait s'être calmé. Il se rassit et haussa les épaules.

— Après tout, qu'importe si vous êtes ou non au courant des projets de ce maudit Napoléon ! Tous ses plans me sont connus dans le détail, car je possède un informateur qui le touche de très près. Je sais que, d'un moment à l'autre, la révolte va se déclencher. Mais, déjà, mes précautions sont prises. Dans le nord, où débutera la rébellion, mes troupes sont prêtes à agir et mes avions à décoller. Les Compagnons de Damballah seront réduits à néant…

Au fur et à mesure que parlait le dictateur, l'angoisse saisissait Morane. Ainsi, les plans de Gérard, de Saint-Germain et des autres conjurés étaient découverts et, quand ils passeraient à l'action, ce serait pour courir à une mort certaine. Et Bob comprenait qu'il fallait prévenir Napoléon au plus vite, avant qu'il ne soit trop tard. Aussi décida-t-il d'écourter l'entretien, de voir si Prospero était décidé à lui rendre sa liberté.

— Je suppose, dit-il en dissimulant de son mieux l'impatience qui le rongeait, que vous ne m'avez pas fait conduire ici dans l'unique but de me parler de ces Compagnons de Damballah dont je me moque pas mal…

David Prospero eut un signe de tête négatif.

— Non, commandant Morane. En donnant ordre de vous mener à Port-au-Prince, j'obéissais à un autre motif. Peut-être le savez-vous déjà, je suis ambitieux. Aujourd'hui, je suis maître d'Haïti mais, demain, quand j'aurai écrasé les Compagnons de Damballah, cela ne me suffira plus. Aussi, je rêve déjà de conquêtes. J'envahirai donc la République Dominicaine et, ainsi, je ferai de toute l'île une seule nation unie sous mon pouvoir[2]. Pour réaliser ce plan cependant, il me faut une armée forte, commandée par des chefs dignes de ce nom. Voilà pourquoi, à vous l'as de la R.A.F., je vous offre le commandement de mes forces aériennes. Bien entendu, vous serez largement rétribué…

Doucement, Bob hocha la tête.

— Naturellement, Excellence, fit-il, votre proposition me tente. Pourtant, il y a un mais…

En lui-même, il songeait : « Je préférerais être changé en poux plutôt que d'accepter ta proposition, vieil ours prétentieux, et si, avec ta clique de canailles, tu n'étais pas le plus fort pour l'instant, je te dirais ce que je pense de ta personne et de tes projets orgueilleux… »

— Un « mais », commandant Morane ? interrogeait Prospero. Je me demande bien ce qui pourrait vous empêcher d'accepter ma proposition…

— Ceci tout simplement, répondit Bob qui savait devoir jouer au plus fin. Bien qu'ayant officiellement quitté le service, je suis toujours officier de réserve dans l'Armée de l'Air française et, comme tel, il m'est interdit de servir un pays étranger…

David Prospero parut contrarié par la remarque de Morane.

— Je n'avais pas songé à cela, dit-il. Pourtant, il ne s'agit pas là d'un empêchement majeur. Je pourrais, par voie diplomatique, demander une dispense à votre pays. Cela se fait souvent entre nations amies, et la France et Haïti entretiennent d'excellentes relations. Bien sûr, il faudrait votre accord…

À nouveau, Morane fit mine d'hésiter, puis finit par dire :

— C’est là pour moi une grave décision à prendre, Excellence, car elle donnerait une orientation nouvelle à toute mon existence, et cela demande réflexion… Votre offre me prend au dépourvu… Laissez-moi un peu de temps…

Une seule chose comptait pour Morane : quitter au plus vite le palais, si Prospero le lui permettait, pour prévenir Gérard Napoléon et les Compagnons de Damballah du danger qui les menaçait.

Le dictateur s’était levé.

— Un peu de temps, commandant Morane ? Je vous laisse jusque demain. Et j’espère que votre réponse sera affirmative, sinon…

— Sinon ? fit Bob en se levant à son tour.

— Sinon, commandant Morane, répéta Prospero avec un mauvais sourire. Un malheur est si vite arrivé.

Bob allait répondre à cette menace à peine dissimulée quand, par la fenêtre qui, on s’en souviendra, donnait sur le Champ-de-Mars, il aperçut un homme qui marchait en s’éloignant du palais. Un homme qu’il reconnut aussitôt. Il s’agissait du colonel Mauricius, de Mauricius, l’infirme aux lunettes d’or, qui aurait dû se trouver à « Damballah » et qui, pourtant, était à Port-au-Prince et gambadait avec l’aisance d’une ballerine, ou presque.

Une soudaine fébrilité, mêlée d’une sainte colère, avait saisi Morane. Pourtant, il tenta de se contenir et demanda, à l’adresse de Prospero :

— Puis-je me retirer, Excellence ?

Le tyran eut un signe affirmatif.

— Vous pouvez vous retirer, commandant Morane. Mais, surtout, ne quittez pas la capitale sans mon autorisation. De toute façon, dès cet instant, vous serez surveillé sans cesse…

Et, comme le Français se dirigeait vers la porte, Prospero ajouta :

— Il est également inutile, commandant Morane, de vouloir communiquer avec « Damballah ». Depuis ce matin, toutes les communications sont coupées avec le nord, et mes soldats contrôlent les routes…

***

— Monstre !… Traître !… Judas !… murmurait Morane à l'adresse du colonel Mauricius, tout en dévalant l'escalier monumental du palais.

Pourtant, ce fut en vain qu'il parcourut les allées du Champ-de-Mars ; il ne put retrouver l'homme aux lunettes d'or. Serrant les poings, Morane maugréa encore :

— Ce Mauricius ne perd rien pour attendre. S'il me tombe jamais sous la patte…

Il savait maintenant qui avait si bien renseigné David Prospero sur les intentions des Compagnons de Damballah, Sans doute, au cours de la nuit, Mauricius qui, jusqu'alors, avait feint d'être infirme, s'était enfui de « Damballah » pour gagner le Cap et, de là, Port-au-Prince par avion. Bob savait également que, deux nuits plus tôt, quand il avait cru entendre des pas dans la chambre du colonel, il ne se trompait pas. Alors déjà, sa méfiance aurait dû être éveillée, mais il se trouvait à moitié endormi et, par la suite, il avait cru que ses sens l'avaient abusé.

— Puisque ce traître a réussi à m'échapper, soliloque Morane, il me faut trouver le moyen d'avertir Gérard Napoléon. Gagnons l'hôtel. Là, j'aviserai…

Traînant son sac, qu'il avait récupéré dans le salon d'attente attenant au cabinet de travail de Prospero, il sortit du Champ-de-Mars et traversa la chaussée. Alors seulement, il se souvint que Prospero lui avait dit : « … dès cet instant, vous serez surveillé sans cesse… » Il se retourna et, comme il s'y attendait, il aperçut deux énormes mulâtres, vêtus de complets de palm-beach clair et coiffés de panamas aux rubans multicolores, qui lui avaient emboîté le pas. « S'ils avaient les mots « police secrète » gravés sur le front, pensa Morane, je ne serais pas mieux renseigné. Non seulement je vais devoir trouver le moyen de communiquer avec « Damballah », mais aussi m'arranger pour fausser compagnie à ces deux gestapistes antillais. Ce ne sera pas là chose aisée. Je connais ces gens-là. Ils

ont à la fois tout de la sangsue et du bouledogue. Quand ils vous tiennent, ils ne vous lâchent plus… »

La pension « Palmes Sauvages » où Bob avait coutume de descendre au cours de ses escales à Port-au-Prince, était située non loin du Champ-de-Mars, dans une rue montante menant à la route de Pétionville, rue bordée de jolies maisons de style colonial et séparées de la chaussée par des jardins bourrés de plantes tropicales. La pension « Palmes Sauvages » elle-même était une grande bâtisse carrée, en planches, toujours fraîchement repeinte en blanc et vert, avec une large terrasse meublée des traditionnels fauteuils à bascule et, au premier étage, une spacieuse galerie à colonnes sur laquelle s'ouvraient les chambres. Ajoutez à cela deux grands cocotiers flanquant la maison à chaque angle, et vous saurez ainsi que Bob Morane n'aurait pas échangé la pension « Palmes Sauvages » contre tous les palaces de la terre.

La patronne – une grosse dame possédant un tiers de sang noir, un tiers de sang indien et un tiers de sang espagnol – reçut le Français avec empressement.

— Déjà de 'etour, monsieur Mo'ane ? – Comme la plupart des créoles, elle ne prononçait pas les « r » – Est-ce v'ai qu'il se passe du vilain dans le no'd ?

« Les nouvelles vont vite », pensa Morane en évitant de répondre à la question de l'hôtesse. Celle-ci avait d'ailleurs passé déjà à tout autre chose.

— J'oubliais de vous di' monsieur Mo'ane. Juste ap'es votre dépa't, un monsieur G'iffith vous a demandé au téléphone.

« Au diable ce Griffith ! pensa Morane. J'ai autre chose à faire qu'à… »

Soudain, il sursauta et se tourna brusquement vers l'hôtesse.

— Vous avez bien dit Griffith, madame Silvera ? James Griffith ?

L'interpellée eut un signe de tête affirmatif.

— C'est bien cela, G'iffith. James G'iffith. Maintenant je me souviens…

« C'est bien lui, pensa Morane. Ce vieux Griffith. Le plus enragé homme volant que j'aie jamais connu ! » James Griffith était un Anglais avec lequel Morane avait combattu au cours de la guerre. Un casse-cou, qui avait l'aviation dans le sang. « Que fabrique-t-il ici, en Haïti ? se demanda Morane. S'il y réside, il doit s'occuper d'avions. Je le vois mal en rampant. Jadis, les copains et moi nous nous étonnions tous qu'il ne lui soit pas encore poussé des ailes dans le dos. Qui sait, peut-être pourra-t-il me fournir le moyen d'atteindre « Damballah »…

— Griffith a-t-il laissé un numéro de téléphone indiquant où je pourrai l'atteindre à mon retour à Port-au-Prince ? interrogea encore Morane.

— Oui, monsieur Mo'ane. Il a laissé un numé'o. Je l'ai insc'it sur un mo'ceau de papier et posé sur mon bu'eau…

Après quelques instants de recherches, madame Silvera finit par trouver le papier en question. Elle le tendit à Morane. Celui-ci lut : Griffith, tél. 1622 – Pour M. Morane.

Bob empocha le papier et demanda encore à l'adresse de l'hôtesse :

— Quand je serai installé, voudrez-vous bien me passer la communication avec le 1622 dans ma chambre ? Cette chambre, c'est toujours le 6 ?

— Toujou's le 6, monsieur Mo'ane…

Traînant son sac derrière lui, Morane gravit les marches menant au premier et unique étage de l'hôtel, traversa la galerie et s'engouffra dans la chambre 6. Aussitôt qu'il y fut enfermé, il jeta un coup d'œil par la fenêtre donnant sur la rue, pour apercevoir aussitôt ses deux suiveurs de tout à l'heure qui, appuyés au mur d'en face, fumaient nonchalamment de longs cigares noirs. Ils n'essayaient pas de se cacher et, visiblement, ils étaient installés là pour un bon bout de temps.

— Décidément, murmura Bob, c'est bien à moi qu'ils en veulent. Reste à savoir si Griffith pourra me tirer de là…

À ce moment, le téléphone sonna. Bob s'approcha de la table de nuit, décrocha le combiné et colla l'écouteur à son oreille. Immédiatement, la voix de l'hôtesse se fit entendre.

— Vous avez le 1622, monsieur Mo'ane. Pa'lez…

Il y eut un déclic et, presque aussitôt, quelqu'un demanda en anglais :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je désire parler à James Griffith, répondit Bob dans la même langue.

— C'est James Griffith à l'appareil. Que puis-je pour vous ?

— Vous aviez exprimé le désir d'être appelé au téléphone pour un certain Bob Morane. Et bien, c'est fait…

Un grognement que n'aurait sans doute pas désavoué un ours des cavernes retentit dans l'appareil.

— Bob ! Ce vieux Bob !… Quand j'ai appris par le journal que vous étiez à Port-au-Prince, je vous ai aussitôt appelé au téléphone. Malheureusement, vous aviez déjà rebondi dans une autre direction… Que faites-vous donc en Haïti ?

— Je voyage pour mon plaisir. Et vous, Jimmy ?

— Je m'occupe d'un petit boulot pépère. Je passe mon temps, moyennant finances bien entendu, à me balader en avion au-dessus des plantations pour y pulvériser des insecticides…

— Et vous faites ça à votre compte ?

— Bien entendu. Je possède un vieil avion de tourisme, sous le ventre duquel j'ai collé un pulvérisateur. Je décolle d'une plage voisine de la capitale, et le tour est joué.

Morane hésita un instant, puis il se décida, car il croyait pouvoir faire confiance à son ancien compagnon d'armes.

— J'aurais un petit service à vous demander, Jimmy…

— Allez-y, mon vieux. La moitié de ce que je possède est à vous. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est offert de bon cœur.

— Je n'en demande pas tant, fit Bob. Je voudrais simplement que vous me conduisiez en secret dans le nord.

— Dans le nord, hein ? Et en secret ? Ou je me trompe fort ou vous cherchez encore à vous attirer des ennuis. Paraît qu'il y a du grabuge dans le nord. Enfin, c'est votre affaire. De quoi s'agit-il exactement ?

Longtemps, Morane parla. Quand il eut terminé, Griffith éclata de rire.

— Pas à dire, voilà un bon tour à jouer à ces deux gestapistes qui vous suivent. Si nous réussissons ce coup-là, c'est que nous sommes vernis aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Et si ça ne prend pas ?

— Si ça ne prend pas, nous serons obligés de nous bagarrer. Si j'ai bonne mémoire, vous étiez un fameux cogneur dans le temps…

— Je le suis toujours, soyez sans crainte, Bob. S'il faut cogner, on cognera. À ce soir donc…

— À ce soir, mon vieux Jimmy…

Griffith avait raccroché. Morane fit de même. Ensuite, il ouvrit son sac, que les policiers qui l'avaient arrêté sur la route du Cap n'avaient heureusement pas fouillé, et en tira son automatique et des chargeurs de rechange. Il s'assura du bon fonctionnement de l'arme et le glissa avec les chargeurs dans la poche de sa veste. Il téléphona alors pour qu'on lui montât un repas dans sa chambre et se prépara à attendre, sans trop d'impatience, la venue de la nuit.

Chapitre XII

Tapi dans l'ombre de la galerie, où il s'était glissé sans se faire repérer du dehors, Morane attendait maintenant le moment d'agir. La nuit était tombée depuis un bon moment déjà, assez sombre et, si Bob ne pouvait plus apercevoir les deux policiers postés toujours de l'autre côté de la rue, les rougeoiements de leurs cigares allumés l'assuraient cependant de leur présence.

De temps à autre, Bob jetait un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre. L'angoisse le tenaillait, car dix heures approchaient et, si Griffith tenait parole, il devait arriver d'un moment à l'autre. « Et s'il ne venait pas ? » se demandait Morane. Dans ce cas, il lui faudrait trouver un autre moyen d'échapper aux policiers de Prospero, de sortir de la capitale et de gagner le nord au plus vite.

Il haussa les épaules. « Pourquoi se mettre martel en tête ? Griffith viendra, puisqu'il me l'a promis… »

À ce moment, un bruit de moteur se fit entendre et, bientôt, une voiture apparut, qui montait la chaussée. Sa carrosserie peinte en beige clair, elle se détachait parfaitement dans l'obscurité. Morane poussa un soupir et se détendit. C'était la voiture de Griffith et le moment de l'action était venu. Son ancien compagnon d'armes et lui avaient parfaitement tout mis au point, mais il suffisait cependant d'un léger imprévu pour que leur plan échouât. Alors, ce serait la bagarre, et il s'agirait de se rendre maîtres des deux gestapistes dans un temps record, sans leur laisser le loisir de donner l'alarme.

L'auto beige s'était arrêtée juste à hauteur des policiers, auxquels elle bouchait à présent la vue. Bob entendit une portière qui s'ouvrait, puis une voix – celle de Griffith – qui demandait :

— Pardon, messieurs, pouvez-vous m'indiquer la route de Pétionville ?

Bob choisit ce moment pour enjamber la balustrade de la galerie. Comme il avait pris la précaution de se chausser de mocassins

légers, à semelles de crêpe, il atterrit sans bruit dans le jardin. Aussitôt, à demi courbé, plus silencieux qu'un spectre, il courut vers la chaussée, la traversa et se blottit contre la voiture. À cet instant, Griffith disait, à haute voix, parlant toujours aux policiers :

— Donc, je monte cette rue jusqu'au premier carrefour. Une fois là…

Morane n'en écouta pas davantage. Comme la voix de Griffith et le bruit du moteur couvraient tout bruit, il ouvrit lentement la portière arrière de l'auto et se glissa à l'intérieur en rampant sur le plancher où, après avoir refermé silencieusement la portière, il demeura immobile, le cœur battant, la main droite fermée sur la crosse de son automatique. Il entendit Griffith dire encore :

— Merci de votre amabilité, messieurs…

La portière avant claqua et Griffith demanda à voix basse, sans se retourner :

— O.K., Bob ?

— O.K., murmura à son tour Morane.

La voiture démarra et prit de la vitesse. Alors seulement, Griffith éclata de rire.

— La route de Pétionville ? On s'en moque comme de la première dent de Jules César, puisque ce n'est pas là qu'on va…

Morane se redressa, enjamba le dossier du siège avant et s'assit à côté de l'Anglais. Ce dernier tourna vers lui un visage rigolard, à la mâchoire carrée et couronné d'une épaisse tignasse de cheveux jaune paille. Il cligna fortement de l'œil et dit d'une voix narquoise.

— Alors, mon vieux Bob, pour du cousu main, c'était du cousu main, pas à dire. Ça s'est passé sans la moindre bavure. Quand les anciens de la R.A.F. s'y mettent…

Griffith redevint soudain sérieux, pour dire :

— Faudrait voir à présent, Bob, à me dire de quoi il retourne exactement. Tout à l'heure, au téléphone, vous n'avez pas été très bavard. J'ai bien compris qu'il s'agissait de jouer un mauvais tour quelconque à cet Hitler à la petite semaine de David Prospero, mais

là s’arrêtent mes connaissances, à part qu’il s’agit de vous conduire dans le nord, bien sûr…

Griffith fit virer l’auto dans une rue transversale puis, dans une seconde, parallèle à celle qu’ils venaient de quitter, et roula en direction de la mer. Alors seulement, Morane se mit à faire le récit des aventures qui lui étaient survenues depuis sa rencontre avec Gérard Napoléon, sur la route du Cap Haïtien.

*

La voiture roulait depuis un bon moment déjà sur la chaussée bordée de cocotiers qui, à la sortie de la capitale, longeait la mer vers le sud, quand Morane cessa de parler.

Durant une vingtaine de secondes, Griffith conduisit en silence, puis il dit :

— Si je comprends bien, vous voulez gagner au plus vite « Damballah » pour prévenir Gérard Napoléon de la traîtrise de son cousin, ce colonel Mauricius que le diable emporte !

— C’est exactement cela, répondit Morane. Prévenir Gérard Napoléon afin d’empêcher le pire… s’il en est temps encore.

Doucement, l’Anglais dodelina de la tête.

— Je suis de tout cœur avec vous, Bob, déclara-t-il. Je ferais tout pour nuire à cet empêcheur de danser en rond qu’est Prospero. Pourtant, en admettant que je réussisse à vous mener au-dessus de « Damballah », comment ferez-vous pour atteindre le sol ? Il n’y a pas de terrain d’atterrissage par là, sauf au Cap, bien entendu, mais cela fait quand même une solide trotte…

— Les parachutes ne sont pas faits pour les chiens, fit remarquer Morane. J’espère que vous en avez un au moins…

Une des mains de Griffith abandonna le volant pour faire un geste rassurant.

— Soyez sans crainte de ce côté, mon vieux Bob. Des parachutes, il y en a deux dans mon zinc… Maintenant, admettons

que vous réussissiez à rejoindre Gérard Napoléon, que se passera-t-il quand Prospero apprendra que vous avez quitté Port-au-Prince ? Malgré que vous soyez étranger, il risque de vous mener la vie dure…

Le Français eut un haussement d'épaules insouciant.

— Que Prospero aille se faire couper en huit dans le sens de la longueur, dit-il. Si la rébellion triomphe, je serais dédouané. Si, au contraire, c'est Prospero qui gagne la partie, je m'arrangerai pour quitter le pays sans tambour ni trompette. De toute façon, ce ne sera pas la crainte de Prospero qui m'empêchera d'agir.

— Et vous avez raison, old chap. J'ai connu Haïti avant que ce matamore soit au pouvoir ; la vie y était douce, douce… À présent, c'est tout juste s'il n'y a pas des patrouilles de chemises brunes qui se baladent dans les rues…

La chaussée fit un coude et, brusquement, Griffith réduisit la vitesse du véhicule.

— Regardez là-bas, dit-il, la route est barrée.

L'Anglais disait vrai. Quelques centaines de mètres plus loin, des chevaux de frise, gardés par des soldats, avaient été installés. Griffith éteignit ses phares et arrêta l'auto au bord du chemin.

— Que faisons-nous ? interrogea-t-il.

— Je vais descendre ici, dit Morane. Sans doute ce barrage n'est-il pas élevé à mon intention et s'agit-il là d'une mesure de précaution destinée à isoler la capitale du côté du sud, comme elle l'est du côté nord. Pourtant, il se peut que mon nom ait été transmis à tous les postes de garde. Voilà pourquoi vous allez aller seul jusqu'à ce barrage et essayer de passer en disant que vous habitez plus loin. Les soldats n'ont assurément pas d'ordres vous concernant, et ils n'auront aucune raison de se méfier. Si vous réussissez à passer, vous m'attendrez un peu au-delà du barrage et, en me glissant parmi les bosquets qui, en cet endroit, nous séparent de la mer, je contournerai le poste et irai vous rejoindre.

Griffith parut hésiter durant un moment, pour déclarer enfin :

— On peut tenter le coup, pour ce qu'on risque. Mais je ne crois pas que cela marchera. Si la route est barrée, elle doit l'être pour tout le monde. Rien ne nous coûte cependant d'essayer…

Morane mit pied à terre et la voiture s'éloigna en direction du barrage. Bob, qui s'était tapi derrière un bosquet, la vit s'arrêter devant les chevaux de frise, puis Griffith mettre pied à terre et parlementer avec les soldats. Au bout d'un moment, il remonta dans l'auto et lui fit faire demi-tour en direction de l'endroit où Morane était descendu.

Quand le véhicule s'arrêta à sa hauteur, Bob quitta sa cachette et demanda :

— Que se passe-t-il ? Je suppose que cela n'a pas marché…

— Rien à faire, répondit Griffith. L'état de siège est proclamé et toutes les voies d'accès à la capitale sont barrées, avec interdiction de laisser passer qui que ce soit dans les deux sens. En un mot, nous sommes bloqués…

Chapitre XIII

La consternation s'était abattue sur Morane. Grâce à la précieuse collaboration de Griffith, il avait réussi à brûler la politesse aux deux policiers préposés à sa garde par Prospero, et voilà qu'à présent, au moment même où il comptait s'envoler en direction du nord, tout était remis en question. Pourtant, le temps pressait, et il lui fallait rejoindre Gérard Napoléon avant qu'il ne soit trop tard.

Désespérément, Bob passait et repassait sa main droite ouverte dans la brosse de ses cheveux.

— Il nous faut trouver un moyen, dit-il sourdement. Il nous faut trouver un moyen…

— Peut-être ce moyen existe-t-il, fit Griffith.

— Que voulez-vous dire, Jimmy ?

— Tout simplement que nous pourrions essayer de passer par la plage. Quelques centaines de mètres à peine nous en séparent. Nous faisons traverser la cambrousse à la voiture et filons en longeant la mer. Bien sûr, la plage peut être gardée mais…

— Il n'y aura pas de chevaux de frise et nous foncerons, acheva Bob.

— C'est cela tout juste. J'ai remarqué un petit chemin se dirigeant vers la plage, non loin d'ici, et qui fera juste l'affaire. Peut-être sera-t-il un peu étroit, mais puisque nous n'avons rien d'autre à nous offrir…

Comme l'avait dit Griffith, le chemin en question était en effet « un peu étroit » et, quand l'auto y fut engagée, on eut bien de la peine à l'en faire sortir. De chaque côté, la végétation bloquait le véhicule, et des ornières faisaient patiner ses roues. À tout bout de champ, Morane devait mettre pied à terre pour, pendant que Griffith tenait le volant, pousser et ajouter sa force à celle du moteur. La nuit était chaude et Bob fut vite en transpiration. En outre, plusieurs chutes l'avaient enduit des pieds à la tête de terre grasse et de

feuilles écrasées. Cependant, comme il ne devait pas se rendre dans une société mondaine, il ne se souciait guère de son apparence. Une seule chose comptait pour lui : atteindre la plage au plus vite pour s'assurer si le passage était libre.

Finalement, le véhicule déboucha face à la mer. Griffith l'arrêta à l'abri de la ligne de cocotiers, car une demi-douzaine de soldats, à deux cents mètres de là environ, patrouillaient, l'arme à la bretelle, sur toute la largeur de la plage. Par bonheur, ladite plage étant trop vaste, on n'avait pu y élever de barrage.

Griffith tourna vers Morane un visage un peu tendu.

— On y va ? interrogea-t-il.

— Je n'attends que cela, fit Bob. Mais c'est cependant à vous de décider, Jimmy. C'est votre voiture…

L'Anglais eut le haussement d'épaules de celui-là qui se jette à l'eau cinq minutes après avoir mangé, tout en lisant l'inscription classique : Ne vous baignez que deux heures après les repas.

— Arrivera ce qui arrivera, dit-il entre ses dents serrées. On y va…

Il remit le moteur en marche. La voiture quitta l'abri des cocotiers et, lentement, roula le long de la plage, dans la direction des soldats. Ceux-ci, en la voyant s'approcher à si faible allure, agitèrent les bras pour faire signe au conducteur de stopper. Griffith fit mine d'obéir mais, quand il ne fut plus qu'à quelques mètres des gardes, il accéléra brusquement. Les roues patinèrent en miaulant, envoyant des jets de sable au visage des soldats surpris et les aveuglant à demi. Déjà, la voiture bondissait en avant et s'éloignait aussi vite que le lui permettait le terrain mouvant. Griffith la dirigea alors vers le bord de la mer, là où le sable mouillé et rendu plus compact permettait une vitesses plus grande. Quelques coups de feu claquèrent, mais sans atteindre leur but.

Quand le véhicule eut contourné un court promontoire, l'Anglais lui fit regagner la route à un endroit où celle-ci longeait directement la plage. De cette façon, il serait difficile à d'éventuels poursuivants de la suivre à la trace.

Lancée à toute allure, la voiture couvrit encore trois ou quatre kilomètres. Ensuite, elle tourna dans un chemin de terre, carrossable celui-là, menant une fois encore à la plage. Là, passé une grossière grille faite de bois et de fil de fer barbelé, Bob distingua la silhouette d'un avion posé sur le sable. Griffith ouvrit la grille et fit rouler l'auto jusqu'à un hangar servant à remiser l'avion. Quand la voiture fut en sûreté dans le hangar, les deux hommes mirent pied à terre et s'approchèrent de l'appareil. C'était un petit engin de tourisme pouvant transporter quatre personnes et que Morane jugea en connaisseur. Pourtant, ce n'était pas le moment de perdre du temps en vaines contemplations car, si les soldats retrouvaient la trace de l'auto, tout pouvait être remis en question.

— Pressons-nous, dit Griffith. La partie sera gagnée pour nous seulement quand nous serons là-haut. Il y a un parachute sur le siège arrière…

Pendant que Bob endossait le parachute, Griffith allait enlever les cales, puis tous deux grimpèrent à bord. L'Anglais prit les commandes et demanda, se tournant vers son compagnon :

— Prêt, Bob, comme au bon vieux temps ?

Le Français eut un signe affirmatif.

— Comme au bon vieux temps, répéta-t-il.

Griffith mit le contact, abaissa la manette des gaz et les moteurs tournèrent. Ensuite, l'appareil se mit à rouler lentement le long de la plage. Le nez au vent, il prit de la vitesse et quitta le sol. Son pilote lui fit prendre un peu d'altitude, puis opéra un large virage au-dessus de la baie, pour lui faire prendre la direction du nord.

— Nous y voilà, fit Griffith. Dans une heure environ, nous arriverons au-dessus de « Damballah ». Ce sera à vous alors de faire le saut… Vous êtes armé au moins ?…

Du plat de la main, Morane frappa le gros automatique glissé dans la poche intérieure de sa veste.

— J'ai ce qu'il faut, Jimmy, soyez sans crainte…

En parlant, Bob contemplait le spectacle féerique offert par les eaux de la baie moirées de reflets de lune – image paisible entre

toutes – et le contact brutal du revolver le remplit de nostalgie.

***

Le petit avion de tourisme, bondissant par-dessus les crêtes des montagnes dominant Port-au-Prince, se dirigeait maintenant plein nord, laissant à sa gauche l'étendue sombre, frangée d'écumes brillantes, de la mer des Caraïbes. La lune, tout à l'heure en partie cachée par les nuages, s'était tout à fait dégagée et, gigantesque lumignon au globe d'argent suspendu en plein ciel, elle éclairait la campagne de sa lumière crue, accolant une ombre dure à chaque accident de terrain et lui conférant un relief inaccoutumé. Sur ce monde fantasmagorique, les rivières faisaient songer aux traces brillantes qu'auraient pu laisser derrière elles de gigantesques limaces vagabondes.

Après avoir survolé la plaine de l'Artibonite, laissé Saint-Marc sur sa gauche, puis les Gonaïves, Griffith avait dirigé l'appareil vers la source de la plus grande des Trois Rivières, source non loin de laquelle se dressait la silhouette massive de la forteresse du roi Christophe.

Déjà, Bob cherchait l'emplacement de « Damballah », dont la silhouette blanche devait faire tache dans la nuit, quand soudain il sursauta. Là où il comptait découvrir la fière demeure, il n'y avait qu'un énorme brasier dont les flammes faisaient rougeoyer le ciel.

Griffith avait vu, lui aussi. Il tourna vers Morane des regards inquiets.

— Serait ce… ? interrogea-t-il.

Mais, bientôt, ils durent se rendre à l'évidence. Là-bas, au centre de son parc aux arbres centenaires, entourée de ses riches plantations couvrant plaines et collines, « Damballah » flambait.

Le désespoir empoigna Morane. Quasi miraculeusement, au moment où il se voyait condamné à demeurer à Port-au-Prince, Griffith était venu lui fournir le moyen de quitter la capitale ; ensuite, ils avaient réussi à franchir les barrages dressés à la sortie de la ville

par les soldats de Prospero ; et voilà qu'à présent, au moment même où il allait atteindre « Damballah » pour tenter de joindre Gérard Napoléon, il ne trouvait plus qu'un brasier.

Griffith avait fait perdre de l'altitude à l'appareil. Du doigt, il désigna des formes mouvantes qui, éclairées par l'incendie, évoluaient tout autour de « Damballah » en flammes. Dans ces formes, les deux aviateurs reconnurent des voitures militaires et des hommes – sans doute des soldats.

— Les troupes de Prospero semblent s'être emparées du domaine, fit Griffith. Vous avez fait de votre mieux, mon vieux Bob, mais vous arrivez trop tard. Après tout, nul n'est tenu à l'impossible. Tout ce qui nous reste à faire, c'est regagner Port-au-Prince…

Morane serra les poings jusqu'à rendre ses articulations douloureuses, et il secoua la tête en disant d'une voix têtue :

— Regagner Port-au-Prince… Il ne peut en être question…

La surprise fit sursauter Griffith.

— Vous ne voulez quand même pas sauter maintenant que tout est perdu ?

— Bien sûr, je veux sauter, répondit Morane avec colère. Rien ne dit d'ailleurs que tout soit perdu. Gérard et ses hommes ont peut-être pu s'échapper, et ils doivent se demander qui les a trahis. Je ne voudrais qu'en aucun moment ils puissent me soupçonner. Voilà pourquoi il me faut rejoindre Gérard Napoléon, s'il en est temps encore, pour lui apprendre la vérité sur le colonel Mauricius… J'espère que vous me comprendrez, Jimmy.

Le visage de Griffith était devenu grave. Il eut un signe de tête affirmatif.

— Je vous comprends, Bob… Je vous comprends… À votre place, je sauterais, moi aussi…

L'avion avait à présent dépassé le château en flammes. Griffith le fit virer sur l'aile.

— Quand vous serez prêt, Bob, dit-il, vous n'aurez qu'à le dire.

Le Français désigna un champ de cannes à sucre situé à peu de distance de « Damballah ».

— Je sauterai là, dit-il. Ne volez pas trop haut, de façon à ce que je ne courre pas trop le risque d'être repéré…

— Et si, plus tard, je voulais vous retrouver, Bob. On ne sait jamais… Pouvez-vous m'indiquer un point de ralliement ?

— Si les choses tournent mal, Gérard Napoléon et ses compagnons tenteront de se réfugier dans la forteresse du roi Christophe. En cas de besoin, vous pourrez toujours essayer de m'y joindre. Sans garantie bien sûr…

Griffith désigna le champ de cannes à sucre, que l'avion allait atteindre.

— Le moment est arrivé, Bob, dit-il. Faites votre petit exercice de voltige… Et bonne chance…

— Bonne chance… fit Morane.

Il ouvrit le cockpit et se propulsa au-dehors. Aussitôt, il se mit à tomber comme une pierre, en direction du champ. La parachute se déploya dès que Bob tira la poignée d'ouverture, et il toucha terre parmi les hautes cannes. Il fut tiré sur une distance de plusieurs mètres puis, ayant réussi à se redresser, il entreprit de replier le parachute pour le dissimuler soigneusement parmi les plantes.

Durant de longues minutes, il demeura aux aguets, l'automatique au poing. Couché à plat ventre, il prêtait l'oreille au moindre bruit. Si le parachute avait été aperçu, les soldats ne tarderaient pas à se manifester. Ils passeraient le champ au peigne fin, et Bob ne tarderait pas à être pris.

Pourtant, rien ne se passa et, après un quart d'heure d'attente environ, Morane se mit à espérer que, contre toute attente, il n'avait pas été repéré. Alors, se guidant sur les lueurs de l'incendie, dont il apercevait les rougeoiements au-dessus des cannes, il se mit à ramper en direction de « Damballah ».

Chapitre XIV

Toujours rampant, Bob Morane était parvenu à la limite du parc. La maison de la famille Napoléon, la veille encore si magnifique, n'était plus qu'un amas de décombres dévorés par les flammes. Bob serra les dents.

— Voilà bien comme se conduisent les êtres de l'espèce de Prospero, murmura-t-il. Gérard Napoléon est son adversaire, alors, faute peut-être de pouvoir s'emparer de lui, il fait brûler sa demeure…

Le parc lui-même était encombré de véhicules de toutes sortes et, derrière un bouquet d'arbres, Bob crut discerner les coupoles de plusieurs tanks. Un peu partout, des soldats campaient sur les pelouses.

Avec soin, Morane inspectait chaque groupe, pour tenter d'apercevoir Gérard Napoléon ou Saint-Germain, mais sans y réussir cependant.

« Si seulement je pouvais obtenir un renseignement quelconque. Si je pouvais acquérir la certitude que Gérard soit toujours en vie et qu'il ait réussi à fuir… »

Comme Bob ne voyait cependant pas de quelle façon obtenir ces renseignements, il entreprit de faire le tour du parc, se glissant de bosquet en bosquet, profitant du moindre accident de terrain, du moindre buisson pour se dissimuler. Par moment, il parvenait ainsi à proximité d'un groupe de soldats et s'efforçait de saisir les paroles qu'ils échangeaient, mais sans parvenir à apprendre quoi que ce fût concernant le sort de Gérard Napoléon. Rien dans ces paroles n'indiquait cependant qu'il eût été tué ou même fait prisonnier.

« Si Gérard a réussi à s'échapper, pensa Morane, il a dû se rendre, avec les autres conjurés, à la citadelle du roi Christophe où il trouvera, comme il l'escomptait, un refuge momentané. C'est donc

de ce côté que je dois me diriger. À pied cependant, il me faudra des heures pour y parvenir… »

Avec envie, il considéra les véhicules militaires épars dans le parc. Il y en avait une dizaine en plus des tanks aperçus tout à l'heure. « Si je pouvais m'emparer d'une de ces voitures sans me faire repérer, je serais tiré d'affaire », pensa encore Bob.

Non loin de l'entrée de l'allée monumentale menant à la route, une grosse conduite intérieure, peinte en kaki, se trouvait arrêtée à proximité d'une haie. Elle paraissait abandonnée par son chauffeur, du moins momentanément, et Bob pensa qu'elle ferait parfaitement son affaire. En silence il se mit à ramper en direction de la haie. Cependant, quand il y parvint, une déception l'attendait. Par la vitre baissée de la voiture, il apercevait maintenant un soldat assis au volant et qui semblait sommeiller.

Assez longuement, Morane demeura dans l'expectative, se demandant quel parti prendre. Finalement, il se décida à jouer son va-tout et poussa un léger sifflement. Il attendit quelques secondes puis, comme rien ne se passait, que le soldat demeurait toujours immobile au volant, il se risqua à siffler un peu plus fort. Cette fois, le soldat releva la tête et jeta un regard par la portière. À nouveau, Bob siffla, ce qui fit demander à l'homme dans l'auto :

— Qu'est-ce que c'est ?

Bien entendu, Bob ne répondit pas. Un nouveau sifflement fit mettre pied à terre au soldat, qui marcha dans la direction d'où venaient les appels, c'est-à-dire vers la haie, donc vers Morane. Quand il fut tout près, Bob lança une petite pierre de façon à ce qu'elle tombât sur le toit de l'auto. Le bruit fit se retourner le soldat. C'était ce qu'attendait le Français qui, se détendant soudain, bondit sur le militaire qui lui tournait le dos. Lui entourant le cou de son bras gauche, il comprima du poing le sinus carotidien, de façon à amener l'inconscience par asphyxie sanguine.

Déjà, Bob avait attiré sa victime, qui ne se débattait que faiblement, derrière la haie. Là, il se laissa aller au sol, entraînant le soldat avec lui.

Pendant une demi-minute environ, le Français maintint sa prise, jusqu'à ce que le militaire cessât de s'agiter. Alors, Morane se redressa et, dépouillant le soldat de sa veste d'uniforme, il la passa en hâte par-dessus ses propres vêtements. Cela serrait un peu et devait faire étriqué, mais Bob n'était pas là pour figurer dans un concours d'élégance, il s'en fallait de beaucoup. Après avoir récupéré la casquette de sa victime, il s'en coiffa. Ensuite, il se redressa et, d'un air nonchalant, se dirigea vers la voiture. Il savait que le soldat ne reprendrait pas conscience avant un quart d'heure de là et, dans un quart d'heure, si la chance continuait à lui sourire, il serait loin.

Déjà, Bob s'était installé au volant de l'auto. Il mit le moteur en marche et démarra doucement le long de l'allée. En chemin, il croisa bien quelques soldats mais, grâce à son déguisement et à la semi-obscurité qui cachait la couleur relativement claire de son teint, il passa sans encombre. Quand il eut atteint la route, il lança le véhicule à toute allure en direction du palais Sans-Souci et de la forteresse.

***

Tout le long de la route, Bob Morane devait croiser d'autres véhicules militaires, et aussi plusieurs groupes de soldats. Pourtant, personne ne fit attention à lui.

À présent, l'auto roulait sur un chemin désert, qui menait au palais Sans-Souci. Soudain, un peu en avant de la voiture, quelque chose brilla dans les hautes herbes, au bord du chemin. Un bref éclair que Morane avait appris à connaître : le reflet d'un rayon de lune sur l'extrémité d'un canon de fusil.

Enfonçant à fond la pédale de frein, Bob arrêta l'auto pour, en même temps, se laisser rouler de côté sur les coussins. Bien lui en prit, car un coup de feu claqua et une balle étoila le pare-brise. Morane demeura dans la position où il se trouvait, ne sachant quel parti prendre. S'il se redressait, il servirait immanquablement de cible au tireur embusqué là, au bord de la route. Il se demandait à

qui il avait affaire. À des soldats ? Il ne le pensait pas, car il n'en avait plus aperçu depuis plus d'un quart d'heure. Alors, les Compagnons de Damballah ? Bob penchait plutôt pour cette seconde possibilité. En hâte, il se débarrassa alors de la casquette et de la veste militaire, puis il cria, en employant tout ce qu'il connaissait de patois créole :

— Ne tirez pas, je suis un ami…

La vitre d'une des portières de la voiture était baissée, et on avait dû l'entendre distinctement. Cependant, personne ne répondit.

— Ne tirez pas, je suis un ami, répéta Bob. Je veux parler au Maître de Damballah.

N'obtenant toujours pas de réponse, il se souvint alors de ce que Saint-Germain avait dit avant qu'il ne le quittât, lui et Gérard Napoléon : « Si jamais vous deviez prolonger malgré tout votre séjour dans la région et étiez inquiété par les nôtres, le mot de passe est Damballah, bon z'ange. Couleuv' moins. Peut-être n'en aurez-vous pas besoin, mais peut-être aussi cela vous sauvera-t-il la vie… »

Jugeant que, s'il avait affaire aux Compagnons de Damballah, c'était le moment ou jamais d'user de ce mot de passe, Bob Morane cria de façon à être nettement entendu :

— Damballah, bon z'ange. Couleuv' moins…

Il y eut quelques secondes d'attente, puis une voix fit, en patois créole :

— Vous so'ti', mains en l'ai'…

En dépit du risque qu'il y avait à obéir à cet ordre, Morane se redressa et, les bras levés au-dessus de la tête, quitta la voiture. Trois Noirs vêtus de haillons émergèrent alors de derrière les hautes herbes et l'entourèrent. Ils étaient armés de carabines, qu'ils braquaient vers le Français, et l'expression de leurs visages n'avait rien d'amène.

— Toi Blanc, dit l'un d'eux. Comment toi connaît' mot de passe ?

— Par monsieur de Saint-Germain, expliqua Morane. Je dois rencontrer le Maître de Damballah au plus vite. Je suis un ami. C'est

urgent…

Les trois Noirs continuèrent à l'observer, mais avec un peu moins d'hostilité, semblait-il.

— Toi monter dans voitu'. Nous t'accompagner, dit finalement l'homme qui avait déjà parlé.

Bob obéit, s'installant au volant, tandis que deux des Noirs prenaient place à l'arrière du véhicule. Celui qui avait pris la parole grimpa auprès de Morane. Quand le moteur tourna, il dit à nouveau :

— Toi aller tout d'oit, jusqu'à palais. Si toi vouloi' jouer mauvais tou', nous tuer toi…

Morane avait la conviction à présent d'avoir trouvé les Compagnons de Damballah, et il ne se sentait donc pas tenté de jouer de mauvais tours à quiconque. Aussi fut-ce avec beaucoup de douceur qu'il démarra et se mit à rouler en direction des ruines de Sans-Souci.

Chapitre XV

Il avait fallu dix minutes à peine, en roulant à une allure modérée, pour atteindre le palais. Bob arrêta la voiture devant un portail monumental donnant accès à la grande cour et, dès qu'il eut mis pied à terre en compagnie de ses trois guides, les alentours se peuplèrent soudain de tout un monde dépenaillé de Noirs et de mulâtres armés, de façon hétéroclite, de fusils de chasse, de machettes, de carabines, de revolvers ou de mitraillettes. Tous observaient Morane avec curiosité, mais aussi en ayant l'air de se demander s'ils devaient ou non le massacrer sans attendre.

Le Haïtien qui, tout à l'heure, avait déjà adressé la parole au Français, se tourna à nouveau vers lui, pour dire :

— Toi suiv' moi…

Sans se faire prier, Bob emboîta le pas au cerbère tandis que, derrière, venaient les deux autres Noirs qui continuaient à braquer leurs carabines.

Le petit groupe traversa la grande cour du palais, pour pénétrer dans une salle étroite, aménagée sous la double jetée d'escaliers monumentaux et qui, jadis, avait sans doute servi de conciergerie. Cette salle était éclairée par plusieurs torches plantées dans les interstices des dalles et, à leur lueur, Bob reconnut plusieurs des conjurés aperçus déjà dans le sous-sol de la maison Mérouvel et à la réunion vaudoue à laquelle présidait le *houngan* Soulagé Minfort. Parmi cette assemblée, dont tous les membres étaient armés jusqu'aux dents, Bob reconnut également Saint-Germain et Gérard Napoléon. Ce dernier s'était levé et avancé vers Bob. La surprise se lisait sur son visage.

— Vous ici, commandant Morane ! s'exclama-t-il. Je croyais que vous aviez déjà quitté le pays…

Bob secoua la tête et serra la main qui lui était tendue.

— Normalement, dit-il, je devrais me trouver à Cuba ou à Miami, mais les événements en ont décidé autrement…

Avec soulagement, il constatait à la façon dont il était reçu, que Gérard ne l'avait jamais soupçonné de trahison, et il se sentit soulagé.

— Je suis revenu dans la région pour vous prévenir que vous avez été trahis, dit-il. Hélas, quand j'ai vu « Damballah » flamber, j'ai compris que j'arrivais trop tard !…

Le front encore lisse du jeune Haïtien se barra d'une ride verticale.

— Au moment où nous allions passer à l'action, expliqua-t-il, les troupes de Prospero ont soudain envahi la région. J'ai juste eu le temps de quitter « Damballah » pour venir ici, où j'avais donné rendez-vous à mes compagnons en cas de coup dur. Alors que nous croyions bénéficier de la surprise, c'est nous qui avons été surpris par l'attaque brusquée de l'armée… Vous venez d'affirmer que nous avions été trahis. Mais par qui ?… Voilà ce que je voudrais savoir…

— Je le sais, moi, dit Morane.

Gérard Napoléon sursauta.

— Vous dites que… vous connaissez le traître qui…

Bob hocha la tête affirmativement.

— Oui, je connais cet homme, fit-il avec force.

Saint-Germain et les autres conjurés s'étaient approchés. Alors, Morane raconta par le menu ce qui lui était arrivé depuis son arrestation sur la route du Cap jusqu'à la minute présente. Quand il eut terminé, un cri de colère échappa à Gérard.

— Mauricius ! s'exclama-t-il. Mon cousin !… J'aurais dû m'en douter. Peu après votre départ, Bob, on ne l'a pas trouvé dans sa chambre, et l'on commençait à s'inquiéter, quand nous avons été avertis de l'approche des troupes de Prospero. Depuis, nous avons eu autre chose à faire qu'à penser au colonel Mauricius. Il a fallu réunir les conjurés, préparer notre retraite… Mauricius aura fui la nuit précédant votre départ, pour se rendre au cap Haïtien et, de là, gagner Port-au-Prince en avion et avertir Prospero. Aussitôt, celui-ci

a donné l'ordre à ses troupes, stationnées dans la région du Cap, de passer à l'action…

— Cela doit s'être passé de cette façon, en effet, approuva Morane. Une chose m'échappe cependant, c'est que, le colonel Mauricius ayant les jambes paralysées, j'aie pu le retrouver à Port-au-Prince, marchant comme vous et moi ?

— Je crois pouvoir trouver une explication à cela, commandant Morane, dit Napoléon. Il y a un peu plus d'un an, mon cousin s'est effectivement trouvé paralysé par le rhumatisme. Tous les traitements faisant long feu, il s'est rendu aux États-Unis, pour s'y faire soigner par un spécialiste célèbre. Voilà six mois, il est revenu, toujours paralysé en apparence et affirmant que les soins qu'on lui avait prodigués avaient échoué. En réalité, il devait être tout à fait guéri…

— Mais pourquoi cette simulation ? interrogea Saint-Germain.

— Tout simplement, expliqua encore Gérard, parce que Mauricius était déjà passé dans le camp ennemi. En continuant à feindre la paralysie, il endormait notre méfiance. Pourquoi, en effet, aurions-nous soupçonné un infirme…

Le Maître de Damballah ne put réprimer un mouvement de colère.

— Ah, si seulement, nous avions pu deviner ! Mais il est trop tard. Le vin est tiré, il faut le boire…

— À présent que toutes vos chances de vaincre sont réduites à néant, ou presque, qu'allez-vous faire ? interrogea Morane.

La mâchoire de Gérard se contracta, et il répondit :

— Nous allons agir comme prévu. Gagner la citadelle du roi Christophe et nous y retrancher. Ensuite, à la grâce de Dieu…

— Si vous voulez de moi, dit Morane, je vous accompagnerai. De toute façon, si je tombe à présent au pouvoir de Prospero, mon sort ne sera guère enviable. Périr pour périr, je préfère que ce soit à vos côtés, et les armes à la main…

Napoléon ne répondit pas. Il se contenta de jeter un ordre en créole et un des conjurés vint apporter une carabine et des

cartouchières au Français. Alors seulement, Gérard posa la main sur l'épaule de Morane.

— Vous voilà sacré Compagnon de Damballah, commandant Morane. Vous êtes une excellente recrue, je le sais. Vous nous serez d'un grand secours dans la bataille que nous allons livrer. La dernière peut-être…

Bob éclata d'un rire un peu forcé.

— Vous voyez, Gérard, fit-il, que votre proverbe « z'affair Neg's pas z'affair Blancs » ment parfois…

***

— Jadis, expliquait Gérard Napoléon, le colonel Mauricius était l'un des plus ardents collaborateurs de mon père dans la lutte que celui-ci menait pour la liberté. Que se passa-t-il pour qu'un tel changement survînt et pour que, d'ardent patriote, notre cousin se changeât en traître ? Ces derniers mois, j'avais remarqué de l'aigreur, voire de l'hostilité à mon égard et, à de nombreuses reprises, nous avons échangé des paroles acerbes. Je pardonnais cependant, mettant cette hostilité de la part de mon cousin sur le compte de son infirmité devenue incurable – du moins je le pensais – et qui le rendait amer. En réalité, Mauricius me haïssait. Pourquoi ? Il est relativement aisé de le deviner. Logiquement, en l'absence de mon père, Mauricius aurait dû commander les Compagnons de Damballah mais, quand ceux-ci me choisirent pour chef, alors que Mauricius se trouvait en traitement aux États-Unis, il dut tout d'abord en concevoir du chagrin, qui se changea vite en dépit, puis en haine…

Le jeune Haïtien demeura un instant silencieux. Ensuite, il conclut :

— Voilà, je crois, comment l'on peut expliquer la félonie du colonel Mauricius. À moins que vous ne pensiez autrement, commandant Morane…

— Je partage votre option, Gérard, fit Bob. C’est un peu de cette façon que les hommes, sauf les êtres d’élite bien sûr, se changent en traîtres, par la jalousie et l’orgueil…

La troupe des Compagnons de Damballah gravissait à présent le chemin permettant d’accéder à la forteresse. Gérard Napoléon et Morane, montés sur des mulets, avançaient en tête et, derrière, chevauchaient Saint-Germain et les autres chefs puis, derrière encore, la troupe disparate des révolutionnaires, véritable cour des miracles, horde de va-nu-pieds, au sens exact du terme, unis seulement par un même amour de la liberté.

Bob se demandait ce qui se passerait si ces hommes devaient réellement livrer bataille aux soldats bien entraînés et équipés de David Prospero. Ils seraient infailliblement taillés en pièce, et cela en dépit de la justice de leur cause.

Quand les rebelles atteignirent la forteresse, celle-ci était déjà en partie occupée par d’autres bandes qui, voyant les troupes de Prospero envahir la région, avaient aussitôt gagné le lieu où la résistance devait être organisée. Sans retard, Gérard Napoléon, suivi de Morane et de son état-major, avait gagné la terrasse des suicidés, d’où l’on pouvait surveiller les alentours. Quand ils y parvinrent, une lueur verdâtre marquait déjà d’une ligne continue le sommet des montagnes, puis cette lueur tourna au jaune et, bientôt, le ciel tout entier s’embrasa. Le jour était là et, avec lui, il devint possible d’apercevoir les troupes ennemies qui, maintenant, encerclaient la montagne au sommet de laquelle se dressait la forteresse.

— Ils nous ont laissés à dessein monter jusqu’ici, remarqua Morane. De cette façon, ils nous tiennent enfermés comme dans un piège. S’ils avaient tenté de combattre en rase campagne, un grand nombre d’entre nous aurait pu s’échapper. Au contraire, maintenant qu’ils nous savent enfermés ici, ils espèrent nous avoir jusqu’au dernier, morts ou vifs…

— Ce ne sera pas si facile, fit à son tour Napoléon. Nous sommes plus de cinq cents. Nous avons des armes, des munitions et des vivres pour plusieurs mois. Si cette forteresse n’a pas servi au roi Christophe, elle nous servira à nous…

Morane faillit faire remarquer que la forteresse en question avait été bâtie près d'un siècle et demi plus tôt et que, depuis, les conditions de la guerre avaient changé. Il y avait les canons à longue portée, les armes automatiques, les tanks, les avions… Mieux valait cependant se taire afin de ne pas entamer la belle et farouche confiance dont faisaient preuve Gérard Napoléon et ses compagnons. Ce qu'il fallait avant tout, c'était tenter de tenir le plus longtemps possible dans la citadelle. Des événements pouvaient survenir – par exemple un soulèvement général du peuple haïtien – qui remettraient tout en question et finiraient par assurer la victoire aux insurgés.

Cependant, les préparatifs de défense avaient été hâtés et, bientôt, tout le monde se trouva à son poste, soit aux meurtrières des étages inférieurs, soit au bord de la terrasse où les Compagnons de Damballah, couchés à plat ventre, leurs armes pointées, attendaient un assaut qui ne tarderait pas.

Cet assaut ne devait en effet pas tarder à se produire, mais non de la façon escomptée par les défenseurs de la forteresse. Presque en même temps, une vingtaine de canons de campagne, dissimulés au pied de la montagne, déclenchèrent leurs tirs, criblant le monstrueux bâtiment de leurs projectiles, à la cadence d'une centaine d'obus par minute…

Chapitre XVI

Pendant près d'une heure, les canons avaient criblé la forteresse de leurs projectiles qui, étant de petit calibre, ne causaient guère grand dommage à l'édifice lui-même, ce dernier ayant été conçu de façon à résister aussi bien à la colère des hommes qu'à celle des éléments. Malgré cela, ce bombardement, s'il ne faisait pas de victimes, ne manquait pas de rendre la situation difficile aux assiégés, condamnés à se terrer sous cette avalanche d'obus. Pendant ce temps, ils le savaient, les troupes ennemies gravissaient la montagne pour tenter d'atteindre la base des murs. Quand les premiers soldats y parvinrent, Gérard Napoléon se dressa au bord de la terrasse et, en dépit de la canonnade qui continuait à faire rage, encouragea ses hommes de la voix et du geste.

— Allons, Compagnons de Damballah, montrons comment nous savons nous défendre ! Prouvons à l'ennemi que, aussi longtemps que l'un de nous demeurera vivant, aucun d'entre eux ne mettra le pied à l'intérieur de ces murs…

Toute crainte du bombardement abandonna alors les révoltés qui, mus par un même élan, se dressèrent à leur tour au bord de la terrasse et dans l'embrasure des meurtrières, où les canons du roi Christophe continuaient à braquer leurs gueules impuissantes. Les armes automatiques et les carabines crépitèrent ; du haut de la terrasse des suicidés, d'énormes moellons dégringolèrent sur les assaillants ; de vieux boulets étaient jetés par grappes, certains éclatant, d'autres se contentant de fracasser tout, hommes et plantes, sur leur passage.

Sous cette avalanche de projectiles, les assaillants furent finalement contraints de se replier, laissant de nombreux morts et blessés derrière eux. Des grenades incendiaires, mettant le feu à la végétation entourant la citadelle, accélérèrent encore cette retraite. Fuyant devant l'incendie, les soldats de Prospero dévalaient en courant les flancs de la montagne, tombant, roulant le long des

pentes, se relevant, repartant, tandis que les tireurs de la forteresse continuaient à faire feu sur eux de toutes leurs armes.

Morane assistait à ce combat qui, les armes automatiques en plus, semblait appartenir à un autre âge, et il s'étonnait de l'étrange destinée de cette forteresse qui, bâtie par le roi Christophe pour sauvegarder la liberté d'Haïti, devait servir près d'un siècle et demi plus tard seulement, à la défense de cette même liberté.

L'incendie gagnait de plus en plus en direction de la plaine quand, avec cette soudaineté propre aux tropiques, un orage d'une violence inouïe éclata. Des éclairs lézardèrent un ciel brusquement devenu d'encre et la pluie se mit à tomber à flots, éteignant les flammes et tendant un épais voile fuligineux qui masquait toutes choses, escamotait le décor lui-même.

Pendant près d'une heure, la pluie tomba, changeant chaque ravine, chaque chemin en torrent, et les rivières en fleuves. Quand, enfin, le ciel s'éclaircit et que le voile d'eau se déchira, les assaillants avaient regagné le bas de la montagne, où ils se regroupaient en vue d'un nouvel assaut. Celui-ci ne tarda pas à se déclencher, précédé comme le premier d'un violent tir d'artillerie. Mais, comme le premier également, il fut repoussé.

Un grand cri d'allégresse, poussé par les insurgés, salua cette nouvelle retraite des troupes de Prospero. Gérard Napoléon se dressa au bord de la terrasse et, criant presque, dit à l'adresse de Morane :

— Vous voyez, commandant Morane, qu'il ne faut jamais désespérer. Ici, enfermés dans cette forteresse, nous sommes à même de repousser toutes les attaques. En apprenant notre résistance héroïque, le peuple haïtien tout entier se soulèvera, renversera le tyran et viendra nous délivrer…

Par-dessus l'épaule du jeune homme, Morane et Saint-Germain échangèrent un long regard. Plus âgés que leur compagnon, ils réfléchissaient davantage, et ils devinaient que tout ne se passerait pas avec autant de facilité que le pensait Gérard. Apprenant que les assauts de ses troupes se brisaient tous au pied de la citadelle, David Prospero chercherait un autre moyen de briser la résistance

des insurgés. Quant au soulèvement général du peuple, il pouvait se produire, certes, mais ce n'était cependant pas là une certitude absolue, il s'en fallait de beaucoup.

Sans doute, une fois le premier moment d'allégresse passé, Gérard devait-il avoir réfléchi lui aussi, pour parvenir aux mêmes conclusions que ses amis, car il s'était calmé et, le front soucieux, s'était à nouveau étendu à plat ventre. Tout ce qui restait à faire pour l'instant aux assiégés, c'était attendre que l'ennemi prît à nouveau l'initiative du combat.

***

— Quelque chose bouge là-bas !

C'était Saint-Germain qui venait de faire cette remarque et, bientôt, tous les insurgés avaient leurs regards fixés sur cette petite silhouette humaine qui, brandissant un drapeau blanc, gravissait la montagne. Rapidement, Gérard Napoléon fit passer l'ordre de ne pas ouvrir le feu et, quand l'homme parvint sur le terre-plein s'étendant devant la porte d'entrée de la citadelle, on se rendit compte qu'il s'agissait d'un officier porteur d'un drapeau blanc. Dans la main droite, il tenait un grossier porte-voix dont il se servit pour crier :

— Je veux parler à Gérard Napoléon… Vous m'entendez ?… Je veux parler à Gérard Napoléon…

Le Maître de Damballah se dressa sur le rebord de la terrasse et, mettant les mains en cornet devant sa bouche, demanda à l'adresse du parlementaire :

— Je suis Gérard Napoléon… Que me voulez-vous ?

— Vous engager à vous rendre…

Le jeune mulâtre éclata de rire.

— Nous rendre ? Pourquoi ne venez-vous pas nous prendre, si vous vous sentez assez forts pour lancer cet ultimatum ?… Et si nous refusons, que se passera-t-il ?…

— Vous serez exterminés jusqu’au dernier…

Une fois encore, le rire de Gérard éclata.

— Pour parvenir à nous exterminer, cria-t-il, il faudrait que vous réussissiez à pénétrer jusqu’ici. Or, comme vous vous en êtes aperçus à deux reprises déjà, tous vos assauts se briseront devant ces murs…

— Nous avons un moyen pour vous vaincre : l’aviation. Si, d’ici deux heures, vous n’êtes pas sortis un par un, vous serez bombardés au napalm…

Ce simple mot, NAPALM, jeta la terreur parmi les insurgés. À l’abri à l’intérieur de la forteresse, ils pouvaient se rire des bombes. Les épais murs ne pouvaient cependant les protéger contre le napalm qui, enflammé, s’insinuerait partout en dégageant une chaleur intense, se répandrait dans les escaliers, le long des galeries, brûlant tout sur son passage, faisant de chaque défenseur une torche vivante. Pourtant, Napoléon n’ignorait pas que, s’il acceptait de se rendre avec ses compagnons, tous seraient passés par les armes, un à un, ou massacrés à coups de machettes, en un gigantesque holocauste offert à l’orgueil de David Prospero.

— Allez au diable ! hurla le Maître de Damballah. Ni le napalm, ni rien ne pourra nous faire renoncer au juste combat que nous livrons. Allez dire à votre maître, ce maudit Prospero, que la mort de chacun de nous pèsera lourdement sur sa conscience déjà chargée…

— Tant pis, vous l’aurez voulu, Gérard Napoléon, cria le parlementaire. Si, dans deux heures, vous ne vous êtes pas rendus, vous verrez les premiers avions paraître dans le ciel. Alors, c’en sera fini des Compagnons de Damballah. Vous mourrez tous, brûlés par le napalm…

L’homme au drapeau blanc tourna les talons et se mit à redescendre la pente. Quand il eut disparu, Gérard s’allongea à nouveau à plat ventre, entre Morane et Saint-Germain. Il demeura un long moment silencieux puis, des deux poings, il se mit à frapper avec désespoir la pierre devant lui.

— Le napalm ! disait-il. Le napalm !… Je n’avais pas songé à cela… Je n’avais pas pensé que Prospero oserait user de tels

moyens… Nous grillerons tous jusqu'au dernier… Et cela par la faute du colonel Mauricius…

— Si je le tenais, ce traître, ce lâche… grinça Saint-Germain.

Bob, lui, ne disait rien. À la seule idée de périr carbonisé par le napalm, il sentait une peur panique s'insinuer en lui. D'autre part, il n'ignorait pas que se rendre serait également courir à une mort certaine, et presque aussi horrible. Être massacré à coups de machettes n'avait rien de bien réjouissant. Il n'était en outre plus temps pour lui de reculer. En fuyant Port-au-Prince malgré la défense de Prospero, il avait définitivement pris parti, et il lui fallait maintenant subir les conséquences de ses actes. Pourtant, il possédait trop de volonté, trop de courage pour accepter de mourir ainsi sans combattre. Il se redressa et dit avec force, à l'adresse de ses compagnons :

— Nous périrons peut-être, mes amis, mais non sans lutter. Nous allons garnir cette terrasse de toutes les mitrailleuses que nous possédons et les braquer vers le ciel. Il est onze heures. S'il faut en croire le parlementaire, les avions n'attaqueront pas avant le début de l'après-midi. Il nous reste donc assez de temps pour nous préparer. Quand les appareils attaqueront, il faudra leur opposer un véritable barrage de mitraille et tenter de les abattre avant qu'ils puissent parvenir au-dessus de la forteresse pour lancer leurs bombes. Agir ainsi est notre seule chance…

Au fond de lui-même, Morane ne se sentait pas animé d'une telle confiance, il s'en fallait de beaucoup. Il était aviateur, et il savait que l'on n'arrête pas des avions de combat avec de simples mitrailleuses terrestres. On en abat un ou deux, mais non plusieurs dizaines. Qu'une seule bombe au napalm touchât la terrasse, et ce serait la panique. Les autres appareils n'auraient plus alors qu'à venir déposer leurs fruits de mort qui, en éclatant, lanceraient à travers la forteresse un déluge de feu dévorant.

Chapitre XVII

Assis derrière une des mitrailleuses braquées vers le ciel, Morane ne cessait de consulter son bracelet-montre. Cela faisait un quart d'heure à présent que le délai accordé par le parlementaire était écoulé, et la tension avait atteint son paroxysme. Personne ne parlait dans la forteresse et tous les yeux étaient braqués sur l'horizon où, à tout moment, pouvaient apparaître les grands oiseaux mécaniques porteurs de mort.

Soudain, l'un des mitrailleurs cria :

— Là-bas, un avion…

Il désignait un point du ciel, en direction du sud, où une petite silhouette noire, qui grossissait rapidement, venait d'apparaître. Elle se rapprochait de la forteresse et, au fur et à mesure, le vrombissement de ses moteurs allait croissant.

— Surtout, cria Morane, n'ouvrez le feu que quand il sera tout près. À aucun prix, il ne faut le manquer, ni donner l'éveil à son pilote…

L'appareil se rapprochait toujours, et il n'était plus qu'à un kilomètre environ de la citadelle, quand Bob constata qu'il ne s'agissait pas d'un avion militaire. Ce n'était ni un chasseur, ni un bombardier léger, mais plutôt un appareil civil, dans lequel Morane reconnut bientôt l'avion de Griffith qui, la nuit précédente, l'avait parachuté à proximité de « Damballah ».

Le Français s'était dressé, hurlant à l'adresse des mitrailleurs :

— Ne tirez pas !… Ne tirez pas !… C'est un ami…

L'ordre fut entendu, car aucune mitrailleuse n'entra en action.

Déjà, l'avion arrivait au-dessus de la forteresse. Il vira sur l'aile, longea la terrasse et, à travers le plexiglas du cockpit, Bob distingua le large visage souriant de Griffith. Il eut un signe de la main mais, déjà, l'appareil était passé. À nouveau, il vira et revint en planant. Au moment où il survolait de quelques mètres à peine le sommet de la

citadelle, un bras jaillit du cockpit ouvert et lança un objet qui tomba sur la terrasse. Se précipitant, Morane s'empara de l'objet en question, pour se rendre compte qu'il s'agissait d'une clé anglaise soigneusement enveloppée de vieux chiffons. Autour du manche de l'outil, un morceau de papier était enroulé. Bob le déroula et s'aperçut qu'on y avait tracé quelques lignes d'une écriture hâtive. Il lut :

David Prospero abattu à coups de revolver par colonel Mauricius, qui lui-même a été tué par gardes du dictateur. Dans la capitale, l'armée et le peuple acclament Hippolyte et Gérard Napoléon. Griffith.

Derrière Morane, une double exclamation retentit, poussée par Gérard et Saint-Germain, qui avaient lu par-dessus l'épaule du Français.

— Prospero mort ?… Pouvons-nous croire cette nouvelle ? interrogea le Maître de Damballah.

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Griffith n'aurait pas inventé cela. Il est venu spécialement de Port-au-Prince pour tenter de nous avertir…

— Mais pourquoi Mauricius, après nous avoir trahis, s'est-il chargé d'exécuter le tyran ? demanda Saint-Germain.

— Sans doute le remords l'a-t-il poussé, expliqua Gérard. N'oubliez pas qu'auparavant, mon cousin était un ardent patriote et que, s'il a trahi, ce fut seulement par jalousie à mon égard. Quand il a appris que la révolte était sur le point d'être étouffée dans le sang, l'ami de la liberté qui sommeillait en lui s'est réveillé. Alors, comme il pouvait approcher Prospero, il l'a abattu, pour être tué aussitôt par les familiers du dictateur. De traître, Mauricius est devenu un héros, et un martyr…

— Étrange situation, remarqua Morane, et étrange allié qui s'est soudain révélé là. Mauricius, après avoir manqué d'être l'artisan de notre perte, nous sauve la vie au prix de la sienne. Voilà pourquoi, sans doute, nous avons échappé aux bombardements au napalm. Prospero devait donner l'ordre aux avions de décoller, et cet ordre n'est jamais venu justement parce que le tyran était mort…

Déjà, Saint-Germain s'était lancé à travers la forteresse en clamant la nouvelle et, bientôt, une grande clameur monta. Clameur d'allégresse parce que l'homme honni de tous avait connu le châtiment de ses crimes, mais aussi clameur de soulagement lancée par tous ces êtres promis, quelques minutes plus tôt encore, à une mort horrible. Des cris montaient :

— Vive la liberté ! Vive Gérard Napoléon ! Vive son père Hippolyte !

Et c'est alors que, de la campagne environnante, un gigantesque bruit de tam-tams monta, comme si tous les tambours vaudous du pays battaient pour célébrer la fin du despote.

— Les nouvelles vont vite en Haïti, dit Saint-Germain. Le peuple sait maintenant que Prospero est mort, et il clame son allégresse par la voix des tambours…

Il n'était plus possible maintenant d'endiguer la joie des assiégés. Tous voulaient redescendre dans la plaine pour se mêler à la liesse générale, et cela malgré le danger de se heurter aux soldats. Ce danger devait être fort minime cependant, car les troupes, averties elles aussi du trépas de Prospero, avaient sans doute perdu beaucoup de leur combativité et ne devaient guère se sentir disposées à livrer bataille pour un mort. Il était certain d'ailleurs que, du vivant de Prospero, elles avaient davantage craint ce dernier qu'elles ne l'avaient aimé.

Les portes de la forteresse avaient été ouvertes et la meute déchaînée des insurgés descendait déjà en direction de la plaine aux cris de :

— Vive la liberté !… Vive les Compagnons de Damballah ! Hippolyte et Gérard Napoléon au pouvoir !

Des mains saisirent Gérard, qui fut hissé sur de vigoureuses épaules et porté au-dehors, emmené de force loin de la citadelle. Bob Morane et Saint-Germain ne pouvaient que suivre et, enfourchant chacun un mulet, ils descendirent eux aussi vers la plaine…

***

Le retour devait être triomphal, et les hommes qui, quelques heures plus tôt encore, se trouvaient emprisonnés dans la forteresse et promis à une mort horrible, étaient maintenant acclamés et fêtés. Les soldats se mêlaient à l'enthousiasme et venaient serrer les mains de ceux-là mêmes qu'ils combattaient quelques heures auparavant.

Et les tambours vaudous continuaient à battre, à battre inlassablement, scandant l'allégresse générale, la soutenant, l'encourageant…

Vers la fin de l'après-midi, Gérard Napoléon, Bob Morane et Saint-Germain, entourés de tous les autres Compagnons, s'étaient retrouvés devant les ruines fumantes de « Damballah ». Un peu de tristesse devait envahir Gérard à la vue des restes de cette orgueilleuse demeure où s'était écoulée sa jeunesse, et tous les conjurés semblaient avoir compris les sentiments qui animaient leur chef, car le silence s'était fait, total. Un silence semblable à celui-là qui règne devant une tombe fraîchement creusée et où vient d'être enfoui un être cher.

Gérard Napoléon s'était raidi.

— La victoire ne peut souvent être acquise qu'au prix de grands sacrifices. « Damballah » était toute ma vie, et il m'a fallu la sacrifier à un idéal. La fière demeure sera reconstruite et, pour tous, elle deviendra le symbole de la ténacité de tout un peuple épris de justice et de liberté. Je changerai son nom, qui deviendra les « Compagnons de Damballah », de façon à ce que, aussi longtemps qu'elle durera, personne n'oublie ces valeureux patriotes qui étaient prêts à faire le sacrifice de leurs vies pour la cause du droit et de la justice.

Le jeune Haïtien se tourna vers Bob et lui prit la main.

— Et vous êtes compté désormais parmi ces Compagnons de Damballah, commandant Morane, puisque vous n'avez pas hésité à risquer votre vie avec nous, à prendre le parti d'une cause qui n'était pas la vôtre…

— Je vous ai dit déjà, Gérard, répondit Bob, que cette cause était celle de tous les hommes. Voilà pourquoi je l’ai embrassée sans hésitation…

Napoléon ne répondit pas. Les mâchoires serrées, il continuait à considérer les ruines fumantes. D’un doigt tremblant, il écrasa une larme perlant au coin de ses paupières. Ensuite, il se détourna et dit d’une voix ferme, à l’adresse de Morane et de Saint-Germain :

— Demain, mes amis, nous gagnerons Port-au-Prince, où nous établirons un gouvernement provisoire en attendant que mon père soit de retour des États-Unis. Si quelqu’un doit prendre en main les destinées de la nation, et cela par la volonté du peuple haïtien tout entier, ce sera lui…

Une fois encore, Morane ne put s’empêcher d’admirer la grandeur d’âme du jeune mulâtre. Après avoir lutté et, finalement, triomphé, ce dernier s’effaçait aussitôt pour laisser la place et les honneurs à l’homme qu’il admirait entre tous. Et Bob regretta moins que jamais d’avoir pris part à cette lutte qui, après avoir failli se terminer par un désastre, devait assurer l’indépendance de tout un peuple.

Chapitre XVIII

Des milliers de visages étaient levés vers le gros quadrimoteur de la Pan-Air qui venait d'apparaître au-dessus de la baie et qui portait à son bord Hippolyte Napoléon, retour des États-Unis et que, quelques jours plus tôt, la ferveur populaire avait plébiscité sans qu'il fût besoin de vote pour cela.

Assis sous un dais dominant une estrade élevée au bord de la piste, Gérard Napoléon, Saint-Germain, Bob Morane et Griffith regardaient eux aussi le puissant appareil qui, lentement, perdait de la hauteur. Dans les regards des deux Haïtiens, il y avait de la ferveur, dans ceux des deux Européens, seulement de la sympathie.

L'avion se posa à l'extrémité de la piste, roula sur une assez longue distance, puis s'immobilisa en face de la tribune. Quand l'échelle fut avancée, la porte de la carlingue s'ouvrit et, presque aussitôt, un homme parut. Il était grand et mince, avec un visage couleur d'ocre brûlé et des cheveux grisonnants. Immédiatement tous l'avaient reconnu et des milliers de mains se tendaient vers lui. Des acclamations roulaient comme les vagues d'une mer et les forces de sécurité avaient toutes les peines du monde à contenir la foule en délire.

— Vive Hippolyte Napoléon ! criait-on de toutes parts. Vive le président !

Lentement, l'homme aux cheveux grisonnants était descendu de l'échelle. Alors, Gérard et Saint-Germain se dressèrent pour courir au-devant, l'un d'un père, l'autre d'un ami.

Morane et Griffith, eux, étaient demeurés assis car, par discrétion, ils ne voulaient pas troubler ces effusions.

— Nous avons beau avoir été nommés citoyens d'honneur de la nouvelle république haïtienne, fit remarquer Griffith, c'est dans des moments pareils que l'on se sent étrangers…

L'Anglais haussa les épaules.

— Bah ! reprit-il, tout est bien qui finit bien, après tout. David Prospero est mort et Haïti a enfin trouvé un président digne d'un peuple libre.

— Et aussi un nouveau héros auquel on élèvera peut-être une statue de marbre blanc sur le Champ-de-Mars, acheva Morane.

— De qui voulez-vous parler ? interrogea Griffith. De Gérard ?

Morane secoua la tête.

— Non, dit-il, c'est du colonel Mauricius que je veux parler. On oubliera qu'il a trahi pour se souvenir seulement qu'il a sacrifié son existence pour abattre le tyran. Je sais, Jimmy, que cette glorification peut vous paraître étrange, voire injuste, mais c'est ainsi qu'on écrit l'Histoire, et ni vous ni moi n'y changerons rien.

FIN

QUELQUES MOTS SUR HAÏTI

L'île d'Haïti fut découverte en 1492 par Christophe Colomb, qui lui donna le nom d'Hispaniola – petite Espagne. C'était une terre assez vaste, toute en montagnes et en forêts et habitée par les Arawaks, Indiens aux mœurs douces qui, bientôt, eurent disparu, décimés par les Espagnols qui les faisaient travailler comme des forçats dans des mines d'or trop pauvres, trop vite épuisées aussi au goût des conquérants avides de richesses.

Pour remplacer cette main-d'œuvre, les Espagnols, puis les Français, importèrent des esclaves d'Afrique. Beaucoup de ces Noirs périrent en route, mais ceux qui parvinrent à destination se multiplièrent rapidement, tant par le caractère prolifique de leur race que par l'arrivée de nouveaux esclaves. Petit à petit, les idées de liberté s'implantèrent parmi ces masses d'Africains asservis. Haïti était devenue leur patrie, et c'était pour elle, autant que pour leur propre indépendance, qu'ils se sentaient prêts à lutter.

LA RÉVOLTE DES ESCLAVES

La révolution française, en propageant les idées de liberté, mit le feu aux poudres. Au cours de la nuit du 14 août 1791, un prêtre vaudou, nommé Boukman, réunissait ses fidèles au Bois-Caïman, forêt située non loin du Morne-Rouge. Ils étaient là deux cents Noirs en attente. Déjà, des révoltes noyées dans le sang s'étaient allumées un peu partout dans la colonie. Deux leaders avaient été roués vifs, vingt et un autres pendus et leurs têtes, fichées sur des piques, exposées le long de la route pour servir d'exemple aux autres esclaves.

Les deux cents adeptes du Bois-Caïman attendaient donc que Boukman prît la parole, quand un orage d'une violence redoutable éclata. Des éclairs déchirèrent le ciel chargé de nuages et une pluie diluvienne se mit à crépiter comme des rafales de plomb sur les feuilles.

Soudain, une vieille négresse apparut dans l'assistance. Elle brandissait un grand sabre et, tout en dansant, le faisait tournoyer au-dessus de sa tête. Un cochon noir fut alors introduit dans le cercle et, d'un coup de son sabre, la femme lui trancha le col. Le sang fut recueilli dans un grand bol et tous les membres de l'assistance y trempèrent leurs lèvres et jurèrent, prenant à témoin leurs dieux, qu'ils sacrifieraient jusqu'à leur vie pour retrouver la liberté.

Quelques jours plus tard, sous la conduite de Boukman, tout le nord de l'île se révoltait. De grands chefs se révélèrent lors de ces combats sanglants au cours desquels, dit-on, les esclaves noirs buvaient le sang des colons français mêlé à du rhum. Conduits d'abord par Toussaint Louverture, puis par Dessalines et Christophe, les révoltés finirent par triompher des troupes régulières envoyées pour les combattre et, le 1er janvier 1804, ils proclamaient leur indépendance.

CHARLEMAGNE PERALTE ET LES CACOS

Le nouvel État reprit son nom indien d'Haïti, qui veut dire « haute terre ». Pendant plus de cent ans, l'histoire d'Haïti fut marquée par bien des désordres, bien des révolutions sanglantes. Ces troubles continuels motivèrent, ou excusèrent, l'intervention des Américains qui, durant dix-neuf ans occupèrent militairement le pays. Là encore, le goût des Haïtiens pour la liberté se fit jour. Des bandes de guérilleros, les cacos, parcouraient les campagnes. Pourtant, on n'était plus au temps où les peuples pouvaient reconquérir leur indépendance avec des machettes et des bâtons. Devant les mitrailleuses des « marines » des États-Unis, la résistance des cacos fut brisée et leur chef, Charlemagne Péralte, après avoir été abattu par le capitaine Hanneken, fut cloué, nu, les bras en croix, à la porte du quartier général américain, pour servir d'exemple. Ensuite, les mêmes Américains l'enterrèrent, un drapeau haïtien lui servant de linceul. Crucifié comme un criminel, puis enterré en héros, Péralte ne devait pas être oublié par ses compatriotes. Aujourd'hui, sur sa tombe, on peut lire ces vers d'un poète haïtien :

Mort à trente-trois ans, trahi comme le Maître
Exposé nu sous son drapeau crucifié ;
Comme il avait un jour osé nous le promettre,
Pour le Pays il s'était fait sacrifier.
Face à l'Américain lui seul a crié « Halte ! »
Découvrez-vous devant Charlemagne Péralte !

En 1935, sur l'intervention personnelle du président Roosevelt, Haïti recouvrait pacifiquement son indépendance. Aujourd'hui, l'île est partagée en deux républiques, la république Dominicaine, qui en occupe les deux tiers et est d'expression espagnole, et celle d'Haïti proprement dite, où le français est la langue officielle.

UN MÉLANGE DE RACES

Les Haïtiens actuels forment un mélange complexe de sangs car, comme on le sait, ils sont les descendants des diverses tribus d'Afrique parmi lesquelles les esclavagistes recrutaient le « bois d'ébène ». La plupart des esclaves venaient du Congo et de la Guinée. Sous cette dernière dénomination, on comprenait jadis toute la côte ouest de l'Afrique depuis le Sénégal jusqu'à l'Angola. Ces peuples différaient de beaucoup tant par leur aspect physique que par leurs qualités morales. S'il faut en croire les chroniqueurs de l'époque coloniale, les Sénégalais se distinguaient par leurs proportions harmonieuses, leur vigueur, une peau extrêmement foncée et des traits réguliers, et aussi par leur fidélité. Les Aradas et les Dahoméens de la Côte des Esclaves étaient actifs et entreprenants, mais également cruels. Les Congos – comme on appelait alors les Congolais – se montraient gais et sociables. De tous, les Mondongues – ou Mandingues – et les Fons se révélaient les plus intraitables.

Au cours des siècles, ces différentes races se mêlèrent, et l'alliance avec les Blancs créa les mulâtres qui, affranchis dès leur naissance, constituèrent une classe à part. C'est de ces mélanges que descend le Haïtien d'aujourd'hui, dont la couleur de la peau va du noir d'ébène à l'ambre le plus clair.

---

[1] Premier jour de la Fronde contre Mazarin, appelé Journée des Barricades.

[2] L'île d'Haïti est divisée en deux républiques indépendantes : la République d'Haïti proprement dite, où l'on parle le français, et la République Dominicaine, d'expression espagnole.

Table des Matières